

JOHANNE DE MONTIGNY

LE CRASH

ET LE DÉFI: SURVIVRE



les éditions du remue-ménage

LE CRASH

ET LE DÉFI: SURVIVRE

JOHANNE DE MONTIGNY

LE CRASH
ET LE DÉFI: SURVIVRE

les éditions du remue-ménage

«*Editing*»: Sylvie Dupont

Corrections: Rachel Bédard
Johanne de Montigny
Suzanne Girouard
Hélène Larochelle

Conception graphique: Odette DesOrmeaux

Montage: Odette DesOrmeaux
Lise Guévremont

Photo de la couverture: Suzanne Girard

Couverture: Odette DesOrmeaux et Suzanne Girard

Photocomposition et impression: Imprimerie Gagné,
Louiseville

Distribution: Diffusion Prologue
2975, rue Sartelon
Ville St-Laurent, QC
H4R 1E6
Tél.: (514) 332-5860, (de l'ext.) 1-800-
361-5751
Télex: 05-824531

© Les Éditions du remue-ménage
Dépôt légal: troisième trimestre 1985
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada

Les Éditions du remue-ménage
4800, rue Henri-Julien
Montréal, QC
H2T 2E1
Tél.: (514) 845-7850

Les Éditions du remue-ménage sont subvention-
nées par le ministère des Affaires culturelles
(Québec), le Conseil des Arts du Canada et le Secrétariat
d'État (programme Promotion de la femme).

ISBN 2 89091 055 5

À Lyse...

... et à Jean-Marie

CHAPITRE 1

Taxi!

«Le 4333, chemin de la Côte-Ste-Catherine, s'il vous plaît.»

Parce que je referme mal la portière du taxi, le chauffeur remarque ma canne et achève mon geste.

«Vous vous êtes blessée?

— Oui, je me suis blessée ... en tombant...»

Autour du rétroviseur ballotte ce que les Grecs appellent un «komboloi», comme un collier de grains qui pour moi ressemble à un chapelet et avec lequel ils jouent constamment pour passer le stress.

La radio grince entre les adresses du secteur. Le chauffeur roule vite, trop vite. Qu'est-ce que je vais

raconter là-bas, qu'est-ce que je vais dire? Le compteur enregistre les dix sous et ma montre, les secondes. Les bruits de la rue m'assaillent et se répercutent dans l'horrible bruit de l'explosion qui défonce encore mes tympan. Je guette les piétons. Ou bien le Grec ne les voit pas ou bien moi j'en vois partout. Fragiles. Vulnérables. Ma pauvre tête! Finira-t-elle par éclater, elle aussi? Je voudrais être ailleurs.

«Vous êtes Grec, non?»

Trois oui saccadés confirment et l'homme ajoute:

«Je viens de Paros, vous connaissez?»

— Eh! comment... j'ai même visité», dis-je.

C'était en mai 1977, mon premier voyage en Europe, mon deuxième en avion. Les souvenirs remontent par scènes blanches et bleues, comme dans un film.

«Ah! monsieur, quel paradis vous avez quitté! J'ai adoré votre pays! Et votre musique!»

Souriant à ces mots, il enfonce une cassette dans le magnéto et Mélina Mercouri me replonge dans la mer Égée. Comme toujours, la musique grecque me rend littéralement malade d'émotion. Ou est-ce sa façon de tenir le volant? Je me hasarde:

«Croyez-vous qu'il existe un seul Grec qui sache conduire? J'ai eu si peur de mourir là-bas, dans vos taxis aux pneus à moitié crevés!»

M'a-t-il comprise? Est-ce de la complicité qui passe à travers cet éclat de rire pour le moins généreux.

«Ça fait quatre dollars (fifty), madame.

— Vous me donnez un reçu s'il vous plaît?»

Automne 1979. Six mois après la tragédie, chaussée de mes affreux souliers orthopédiques, j'emprunte cahin-caha le large trottoir qui mène à l'Institut. Le béton gris me ramène vite des belles îles grecques.

Dans le hall d'entrée sombre et glacial, une réceptionniste-téléphoniste débite aux malades des renseignements qu'elle connaît par coeur, c'est évident.

«Je viens voir le docteur Leclair.

— Tournez à gauche, et présentez-vous à la secrétaire.»

Mon coeur bat trop fort alors que mes jambes faiblissent sur les parquets moelleux. Appuyée sur ma canne, je m'adresse au hasard à l'une des trois secrétaires et je vois tout de suite mon nom sur son agenda. Elle me prévient:

«Vous êtes en avance d'une demi-heure.

— Je sais.» Et je lui tends ma carte-soleil.

«Asseyez-vous là-bas, on vous appellera.»

Je m'installe tant bien que mal dans l'un des nombreux fauteuils libres. Les tables ressemblent à des pierres tombales et les patients, à des morts-vivants. Certains sont aussi immobiles que des statues assises sur leur socle, d'autres circulent sur la pointe des pieds le long des murs insonorisés. Je remarque un homme caché derrière ses verres soufflés et une femme qui s'acharne sur un mégot. Tous leurs tics me sautent aux yeux. Ai-je moi aussi cette tête d'enterrement? Ai-je l'air aussi déprimé, aussi dérangé? J'ai envie de m'enfuir.

Une jeune femme — elle a peut-être mon âge —, se pointe dans la salle d'attente. Sa voix discrète et posée prononce mon nom. Je me dirige vers elle

de mon pas mal assuré et j'ai l'impression qu'elle me soutient des yeux jusqu'à la porte de son bureau. C'est le docteur Leclair. Psychiatre.

Nous nous asseyons en même temps. Gênée par son regard intense qui intercepte le moindre de mes gestes, je dois être écarlate. Une table trop modeste et deux chaises droites ne parviennent pas à meubler la blancheur de l'espace. La pièce est vide mais pas autant que moi.

«C'est votre première visite à l'Institut de psychiatrie?»

Arrachée de mes pensées, je hoche la tête. Oui, c'est la première fois...

Il y a un long silence. Elle est belle. Une beauté de vamp sous un ravissant désordre de mèches châtaines. Pourtant, elle ne dégage aucune chaleur.

«Je vous écoute.

— Eh! bien voilà. J'ai eu un accident. Je viens vous voir parce que je suis anxieuse, nerveuse, insomniaque. Je souffre. J'ai besoin d'aide.

— Quel âge avez-vous?

— 29 ans.»

Elle note. Encore un long silence.

«Parlez-moi de votre enfance, de vos parents.»

Moi qui ne voulais parler que du présent... et pourtant les mots s'enchaînent:

«Je suis la troisième d'une famille de quatre enfants. J'avais six ans quand mon père est parti. À l'automne 1956. Une nuit, je l'ai entendu faire sa valise. Il est venu m'embrasser. Je savais que je ne le reverrais plus, qu'il me désertait. Je pleurais. Je l'entends encore fermer la porte sur mon chagrin d'enfant. «Ne pars pas! Je t'en prie, ne me quitte pas.» Ces mots-là, je les répète encore et toujours

quelque part au fond de moi. Ils font plus mal que l'accident.»

Et bien sûr, les larmes me montent aux yeux. Je n'ai pas de Kleenex, la psychiatre non plus.

Silence encore plus lourd, entrecoupé de reniflements.

«Et votre mère?

— Ma mère?»

Elle est grande, forte et belle. C'est elle qui nous a élevés. Ce qu'elle a dû en baver pendant toutes ces années! Elle était modiste, elle faisait des chapeaux pour nous faire vivre, pour nourrir ses quatre enfants. J'avais une mère chapelière qui était mes deux parents.

«Vous n'arrivez pas à dormir?

— Pas tellement. Parce que j'ai mal ... parce que j'ai peur.

— Mal où? Et peur de quoi?

— Mal aux orteils, au genou, à la hanche, au bras, mal au dos, mal à la tête et mal à l'intérieur, à l'âme.»

Peur des bruits, peur du silence, peur de vivre, peur de mourir.

Oui, mal partout et peur de tout.

«Est-ce votre poids normal?

— Non, j'ai perdu 40 livres.

— Pourquoi êtes-vous si triste?

— Mes cicatrices!

— Vous en avez plusieurs?

— Partout, sur tout le corps, en dedans, en dehors; j'étais en morceaux, on m'a rapiécée. Ma peau tiraille de toutes parts. Même mes mains sont crispées. Regardez.»

Cette fois, je fonds en larmes, je pleure à gros sanglots. Elle m'observe, elle ne me quitte pas des

yeux, et je n'ose plus dire un mot. Le temps est long. Ma présence finit par lui peser, comme son absence me trouble.

«J'ai besoin de chaleur.» Ces mots sont venus malgré moi. Je voudrais lui crier: «Aime-moi tout simplement. Aime-moi et surtout ne pose plus de questions. Arrête de me vouvoyer et aime-moi.» Encore un désir d'enfant inassouvi.

Suspendue à ce regard inquisiteur, paralysée par ce silence déconcertant, que puis-je encore lui dire? Je lui demande:

«Quelle heure est-il?

— Il est temps de partir maintenant.»

Je me lève machinalement. Ma canne précède chacun de mes pas. Elle ouvre grand la porte et surveille mon départ. Son regard traîne sur moi; je le sens peser sur mon dos.

Avant qu'elle me perde de vue, je l'entends qui me dit: «À la semaine prochaine, même heure.» Et je murmure une sorte de oui, dans le vide. Un oui qui se meurt, comme moi.

Je monte dans le premier des six taxis qui font la file. Mon coeur se serre en voyant le chauffeur tourner la clé de contact; encore, j'ai peur de l'explosion. Horrible. Je fixe la nuque de l'homme, l'espèce de guenille qu'il a enroulée à son cou. Est-ce la chaleur qui l'endort ou sent-il mon bouleversement? Je dois lui répéter trois fois mon adresse avant de m'enfoncer au creux du siège arrière et de fermer les yeux. Voit-il mes larmes?

Je n'ai pas envie de faire la conversation à ce bel Haïtien. Je ne sais rien d'Haïti et tant pis! Je déteste

les bananes, le plantain et les serpents. Et les Antilles. Aujourd'hui, je déteste tout l'univers en entier. Je veux que ça arrête, que tout ça arrête! Encore des mots qu'il faut taire, ravalé. La voiture s'arrête devant la maison... et Jean-Marie arrive en même temps que nous. Il ouvre la portière.

«Salut! Comment ça s'est passé avec la psy?»

— Magnifique. Un miracle! Je suis complètement guérie et j'ai retrouvé tout mon équilibre! Regarde!»

Clopin-clopant sur la pointe des pieds, je lui imite la plus capotée des handicapées, grimaces à l'appui. Encouragée par son éclat de rire, je me lance dans les caricatures, j'invente de nouveaux pas, pour chaque personnage. Au milieu de l'escalier, à bout de forces, je laisse échapper:

«Ouf ... je suis fatiguée.»

Et quand Jean-Marie enfonce la clé dans la serrure, je pense encore à l'explosion.

Finalement, c'est Lyse qui nous ouvre.

Enfin installée confortablement dans notre salon, je tiens à deux mains un grand verre de vin rouge et je refais le plein de chaleur et d'amour dans la sécurité de notre merveilleux et surprenant foyer à trois.

«Tiens bon, me dit Jean-Marie. D'ici quelques mois, tout sera fini. Avrum Orenstein est un bon avocat, mais il a besoin de cette expertise psychiatrique. Il nous faudra aussi plusieurs expertises médico-physiques pour appuyer les poursuites que nous engagerons contre Québécois. L'enquête du

coroner a lieu dans trois semaines. Mais tu n'iras pas: tu es trop malade pour te rendre à Québec.»

Je suis incapable de prononcer un seul mot. J'ai la gorge trop serrée, trop pleine de vieilles larmes et de beaujolais nouveau. Mais il y a la sollicitude de Jean-Marie et le regard de Lyse, ce regard qui n'appartient qu'à elle, à la fois apaisant et plein de compassion. Dieu merci, ils sentent que je n'ai pas envie de parler, et pour changer de sujet, ils parlent de la Grèce dont ils raffolent. Je les remercie mentalement de m'oublier un peu et je les abandonne à cette conversation que je n'arrive plus à tenir, pour me réfugier dans ma chambre, m'évader dans l'écriture. Seule l'écriture parvient à éloigner, à conjurer toutes mes douleurs. Reconstituer le drame séquence par séquence pour chasser les images qui me hantent, étouffer les sons qui me poursuivent. Réécrire le scénario pour exorciser les horribles souvenirs...

CHAPITRE 2

Pour moi, l'histoire commence en octobre 1978. Nous roulons vers Sherbrooke dans une orgie de couleurs. Lyse tient le volant, silencieuse et paisible. Si je ne connaissais pas toute la subtilité de son oeil de peintre, et les eaux profondes de sa sensibilité, je pourrais la croire indifférente au paysage. Moi je m'exclame à chaque détour, un peu pour faire sourire son beau profil d'Indienne, un peu pour oublier ce début de migraine qui empire, comme d'habitude, à mesure que nous approchons. J'imagine ma mère, impatiente, guettant notre arrivée de la fenêtre. Ce dimanche-là, un dimanche on ne peut plus banal dans la ville reine des Cantons de

l'Est allait se graver à jamais dans ma mémoire pourtant défaillante.

Nous arrivons. Émue, je scrute la maison où j'ai grandi et en effet, je crois voir le rideau battre. L'étau se resserre autour de ma tête; une fois de plus, il faudra cacher mon malaise, avoir l'air en excellente forme. Ma mère ne jure que par la santé. Bagage sur l'épaule, je me redresse et j'appuie énergiquement sur la sonnette. Les bonjours! Bienvenues! Comment ça va? fusent de toutes parts et Lyse entre un moment. Dans la cuisine, je reconnais le bruit et l'odeur du percolateur, la nappe de coton sans un faux pli, la table impeccablement mise: porcelaine, fruits frais et pain de blé entier.

Le temps d'un café et Lyse nous quitte; elle est aussi de Sherbrooke, et son frère l'attend.

Ma mère peut parler sans s'arrêter pendant des heures et j'ai hérité de ce trait. Il n'y a que l'horloge coucou pour couvrir nos voix de temps en temps, du moins jusqu'à ce que le téléphone sonne. Comme chaque fois, le bon-jour aussi articulé que sonore de ma mère me fait sursauter. Amusée, je la regarde appuyer sa paume sur le récepteur, pour tenter — en vain — de couvrir ce qu'elle croit être un chuchotement:

«C'est ta tante!»

Elle sait que Tantine m'est très chère. Tantine a un tempérament bohème et des bras plus grands que ciel et terre. Voilà belle lurette que nous entretenons une profonde amitié; comme elle est plus jeune que ma mère, je la considère un peu comme ma soeur aînée. Que nous vaut donc cet interurbain inopiné? Je prends l'appareil.

«Je suis chez Rodrigue», s'empresse-t-elle de préciser. «Il est à la recherche d'une secrétaire et je lui ai vanté tes talents. Veux-tu poser ta candidature?»

Je suis estomaquée. Son voisin Rodrigue, avec qui elle s'entend comme larrons en foire, c'est Rodrigue Tremblay, le ministre de l'Industrie et du Commerce!

«Mais voyons Tantine! Je ne peux pas quitter les ingénieurs... Je suis là depuis cinq ans. Et puis ...»

J'entends une voix de baryton claironner: «Dis-lui qu'elle vienne demain.» Tantine n'ose pas aller plus loin.

«Je te rappelle dès mon retour à Montréal», lui dis-je avant de raccrocher.

Un peu abasourdie, je regagne la table familiale lors de la fenêtre, une autre voix me parvient:

«Bonjour! J'arrive!»

C'est ma soeur dans toute sa beauté. Elle plaque deux becs à pincettes sur mes joues chaudes d'excitation et je lui rends la pareille. Danielle et moi sommes profondément liées. C'est son affection qui m'a le mieux consolée après le départ de mon père. Tout de suite, je lui raconte ce qui vient de m'être proposé et le dilemme où cela me plonge: chef de secrétariat dans une firme d'ingénieurs-conseils, comment pourrais-je quitter l'équipe qu'à moi seule j'ai recrutée et entraînée? Même si l'offre est alléchante, partir est impensable...

Mais ma mère et ma soeur m'invitent à y réfléchir très sérieusement et ce téléphone me préoccupe beaucoup plus que je le voudrais. Qu'en dira Lyse? Je brûle d'envie de le savoir.

La voilà! Enfin! Je me précipite sur elle sans même lui laisser le temps de s'asseoir pour lui raconter l'événement de la journée.

«Très intéressant...» dit-elle.

Nous en discutons longuement et les heures filent. Il faut rentrer à Montréal.

Dans la noirceur, le chemin du retour ne ressemble plus à celui du matin: je suis plongée dans mes pensées et je n'en sors que lorsque l'auto s'arrête rue deNormanville où je partage avec Lyse un logement confortable et vaste mais beaucoup trop sombre. Depuis quelques semaines nous mûrissons le projet de nous acheter une maison avec Jean-Marie.

Je suis sur le point de rappeler Tantine lorsque justement Jean-Marie arrive. Visite impromptue et fort à propos. Une fois au courant, comme je m'y attendais, mon grand Québécois pure laine (même s'il est d'origine acadienne) m'encourage vivement à suivre cette nouvelle voie. Par téléphone, je demande donc à Tantine de faire savoir au ministre que j'accepte de me présenter à l'entrevue.

Les arrangements sont pris: le ministre me recevra lundi matin. Son chauffeur viendra me cueillir chez moi, à huit heures du matin. Un chauffeur...

Évidemment, cette nuit-là, je dors peu et mal. Le lendemain matin est pire encore: je cherche désespérément des vêtements qui puissent convenir à ce genre de rendez-vous — pourquoi n'y ai-je pas pensé avant? — et je m'énerve en constatant que ma garde-robe, si elle déborde de pantalons et de chemisiers, par contre ne contient justement pas la moindre

robe! Je suis plutôt du genre sportive, j'aime les vêtements décontractés, dans lesquels je peux bouger librement, marcher, courir...

Finalement, j'opte pour le cuir; ce pantalon me va bien et met en valeur ma nouvelle silhouette. Depuis un an, au prix de grands efforts pour me rapprocher de moi, j'ai perdu beaucoup de poids et le miroir me renvoie l'image satisfaisante d'une femme jeune et dynamique, pleine d'énergie. Tant pis pour les stéréotypes; si ce que je suis ne convient pas à l'emploi, l'emploi n'est pas pour moi.

Huit heures quinze. Voilà le chauffeur: mon cœur bat à toute vitesse et mes mains tremblent. Peur d'être refusée ou de refuser, je ne sais même plus. L'homme en uniforme marine me transmet ses salutations distinguées, m'ouvre la portière et je m'installe à l'arrière de la limousine verte. J'en ai vu une exactement pareille dans un enterrement. Boutons innombrables, espace illimité, piles de journaux, téléphone, tout ça me donne des crampes.

Une toux sèche rompt le silence et enfin, le chauffeur daigne m'adresser à nouveau la parole en continuant de m'épier dans le rétroviseur:

«Vous êtes la nouvelle secrétaire du ministre?

— Pas encore tout à fait.

— Si vous aimez Québec, vous serez servie: nous y allons très souvent.»

J'ai la gorge nouée. Je ne relance pas la conversation et je fuis son regard inquisiteur tout le reste du trajet. En arrivant à la Place Ville-Marie, un geste spontané manque de trahir la novice que je suis: j'ai failli ouvrir moi-même la portière.

Dans le hall d'entrée de ce gratte-ciel qui me semble plus impressionnant que jamais, «on» m'attend. Je suis intriguée: qui est au juste cet homme en imperméable beige qui me serre la main? Après les politesses d'usage — son nom ne m'apprend rien —, d'un pas pressé, il m'entraîne dans l'ascenseur et appuie sur le dernier bouton, le 23. Je me concentre sur les petits chiffres ronds qui s'allument tour à tour pendant que lui me reluque, mine de rien. Quand les portes s'ouvrent je suis redevenue étonnamment calme et détendue. Je tiens fermement mon porte-documents et, comme l'aurait fait ma mère, j'affiche une bonne dose d'assurance. Au bout de l'interminable corridor l'homme à l'imperméable passe devant moi et m'ouvre la porte pour m'introduire dans le bureau du ministre, le premier de ma modeste existence et qui ne m'inspire qu'une pensée: «Quelle ambiance austère!»

Je risque des sourires, je quête des bonjours et je continue de m'étonner: le personnel est jeune mais comment peut-on arriver à avoir l'air à la fois aussi dynamique et aussi terne! Quelques indices me permettent de déduire que ce type à l'imperméable est le chef de cabinet du ministre. Il m'offre fauteuil et café, et, en prime, une allusion à mes yeux «pétillants». Puis, il prend un bout de papier et se met à calculer. Comment lui laisser entendre que les questions d'argent ne sont pas les plus importantes pour moi?

«Voulez-vous regarder mon curriculum vitae?»

Un coup d'oeil rapide lui suffit pour affirmer, toujours sûr de lui:

«Vos antécédents coïncident exactement avec les exigences du poste. Maintenant, parlons salaire.»

Décidément, il y tient! Je ne cède pas:

«Je préfère parler responsabilités, si vous permettez.

— Il serait bien difficile de résumer vos fonctions puisqu'elles varieront d'une journée à l'autre. L'imprévu est la principale caractéristique de cet emploi. La confidentialité est de rigueur, et une disponibilité entière, essentielle. Vous aurez constamment à voyager. Vous êtes célibataire?

— En quelque sorte. Quelle sera la fréquence de ces voyages?

— Une fréquence indéterminée et indéterminable. Alors, c'est oui? Vous acceptez? Mon patron déteste attendre. Je vais vérifier s'il peut maintenant nous recevoir.»

En attendant qu'il revienne, je m'absorbe dans la contemplation du pont Jacques-Cartier. La ville semble calme; machinalement je jette un coup d'oeil sur ma montre. Dix heures trente et je ne suis pas encore au bureau! Un insupportable sentiment de culpabilité m'envahit à l'idée que mes employeurs sont encore ignorants de ma démarche. Comment allais-je justifier ce retard inhabituel? Une voix me tire de ces réflexions:

«Suivez-moi, monsieur le ministre vous attend.»

Plus le temps de penser: le bureau du Grand Manitou est juste en face. J'entre et pendant un instant je crains de perdre pied en enfonçant dans l'épaisseur de la moquette. Un gigantesque drapeau du Québec vole la vedette au ministre; sans le souvenir de la fameuse voix de baryton, j'aurais mis quelques secondes de trop à reconnaître le très séduisant personnage qui me donne la main et me souhaite la bienvenue. Je sens qu'il me jauge. Ses

yeux sont d'un bleu incroyable, irréel. J'ai l'impression de disparaître tout entière dans l'immense fauteuil où il m'a invitée à m'asseoir. Le chef de cabinet est resté debout à côté de moi et remet au ministre mon curriculum vitae.

«Nous avons déniché la candidate idéale, n'est-ce pas patron?»

— Normal, c'est moi qui l'ai trouvée», répond sèchement le ministre.

Et même s'il fait mine de s'intéresser au papier devant lui, je sais qu'il ne me quitte pas des yeux:

«Vous avez une formation en relations industrielles, c'est excellent. Vous êtes péquiste au moins? C'est fondamental.

— Évidemment!»

Je mets tant de conviction dans ma voix qu'on pourrait croire que seul ce parti donne un sens à ma vie. Et je profite du court silence qui suit pour glisser quelques mots:

«J'aurais besoin de temps pour réfléchir (le ministre sourcille)... et pour annoncer ma démission. Vous savez, je suis heureuse chez les ingénieurs. Ce sera difficile de...

— Vous serez plus heureuse ici, m'interrompt le ministre. Deux semaines vous suffiront-elles, chère demoiselle?»

Prise de court, j'hésite:

«Euh... probablement, je crois...

— Donc vous acceptez!»

Mes lèvres laissent échapper un faible oui. Pour le ministre, l'affaire est conclue. Il me gratifie d'un salut distrait et se replonge sans plus tarder dans la lecture du courrier. Le chef de cabinet me fait signe de le suivre. En sortant, je ne peux m'empêcher

d'admirer la splendeur des plantes vertes et le raffinement de l'élégante bibliothèque vitrée...

Onze heures! Pas possible! J'avais dit oui comme une sotte qui, une fois bien impressionnée, oublie tout le reste. Et voilà que quelqu'un me dirige chez le directeur du personnel pour «mettre la paperasse en règle»: simples formalités. Chez l'agent de recrutement, les choses sont beaucoup moins simples. Manifestement, il me reçoit de mauvaise grâce.

«Vous savez, me fait-il comprendre, normalement vous auriez dû gravir plusieurs échelons avant de pouvoir occuper un tel poste. Vous êtes au gouvernement ici, pas dans l'entreprise privée! Vous n'êtes pas la première interviewée, et voilà qu'on vous parachute sans nous prévenir. Comprenez que cela nous dérange! Je dois examiner vos attestations scolaires. Mettez-vous à notre place! Ces ministres ont parfois la prétention d'être des dieux!» Etc.

Quand il me délivre enfin, le chauffeur me ramène à la maison. Sans perdre une minute, je me mets à fouiller désespérément dans tous mes tiroirs; où ai-je pu fourrer ces foutus diplômes? Je ris toute seule en constatant que je suis plus énervée qu'à la veille des examens où je les ai obtenus mais j'ai quand même du mal à retrouver assez de calme pour téléphoner au bureau et prévenir que je ne rentre pas.

Le lendemain, j'essaie maladroitement de me dépêtrer des questions pleines de sollicitude de mes compagnes de travail au sujet de mon absence de la veille. Comme d'habitude, j'ai fort à faire pour coordonner les multiples activités du secrétariat. Soucieuses de m'épargner du travail après mon «indisposition» toutes les secrétaires redoublent d'énergie au travail et moi je me retire sournoise-

ment dans un coin pour faire l'appel qui scellera ma «trahison». À toute vitesse, je débite les informations nécessaires à l'agent et expédie par messenger les fameux diplômes — miraculeusement retrouvés — au bureau du personnel du ministère, ce qui me procure une illusoire sensation de soulagement. Il ne me reste plus qu'à penser à autre chose.

Quinze jours plus tard, je reçois le téléphone que je n'ai pu m'empêcher d'attendre et de souhaiter. De nouvelles portes s'ouvrent devant moi; il me faut maintenant fermer les anciennes et leur tourner le dos, ce qui ne va jamais sans douleur. Comment quitter sans émotion ceux qu'on aime? Pourrai-je un jour accepter sereinement les départs et les ruptures?

La décision irrévocable d'abandonner mon poste est enfermée dans une enveloppe que mes ingénieurs de patrons reçoivent en plein coeur d'une réunion. À la fin de la journée, ils me convoquent et je confirme ma démission de vive voix. À mon grand soulagement, je sens qu'ils sont sincères lorsque, après m'avoir exprimé leur regret de me voir partir, ils me félicitent chaleureusement.

Je me souviendrai toujours de mon dernier jour chez les ingénieurs. Pour souligner mon départ, les quatre associés ont convié toute l'équipe des secrétaires à un souper splendide à l'Osteria Del Cacciatore. Entre les bouquets ravissants, la nourriture de choix et les grands crus, je suis à la fois triste, émue et enchantée.

Un peu ivres, nous allons ensuite danser chez H. Henri Club, à mon grand plaisir. C'était exactement ce dont j'avais besoin: bouger, bouger jusqu'à ce que la musique s'empare de mon corps et me vide la tête. Danser toute la nuit pour enterrer le passé, jouir du présent et cesser de me demander ce que me réserve l'avenir.

CHAPITRE 3

Cette fois, je ne suis pas en avance au rendez-vous. Je suis essoufflée, je boite encore plus que d'habitude, j'ai mal mais j'entre dans la salle d'attente de l'Institut en même temps que le docteur Leclair. Je la suis dans son bureau. C'est la deuxième fois que je m'assois sur cette chaise et j'ai encore moins envie de parler que la première.

Je ne suis pas à l'aise avec cette psychiatre, au contraire. Cela tient peut-être à nos personnalités, si différentes. Nous sommes face à face et, entre nous, ne circule que de la froideur. Peut-être est-ce à cause de moi ou, plus précisément, de ma situation: certains facteurs extérieurs m'incitent à rester

discrète avec le docteur Leclair sur ma vie privée: Jean-Marie travaille dans le même hôpital, nous avons déjà habité la même petite ville, etc.

Bref, je n'arrive pas à étaler ma vie devant elle. Il me semble qu'elle intellectualise nos rencontres. J'ignore tout de la psychologie, sinon l'essentiel: comme bien des gens, j'ai déjà philosophé sur la douleur. Mais désormais la souffrance physique et morale est *mon* lot et n'a plus rien de théorique. Je suis atteinte profondément et personnellement, et je me referme. D'autant plus que mon besoin de consulter un «psy» n'est pas le fruit d'une démarche personnelle; je ne suis venue la voir que parce qu'Avrum, mon avocat, me l'a demandé. L'enquête du coroner ne fait que débiter et les poursuites ne sont pas engagées. Pour mes proches, ces visites psychiatriques ne représentent qu'une formalité reliée aux poursuites que je devrai intenter contre Québécois. Enfin, que Jean-Marie intentera en mon nom parce que je ne m'occupe de rien; je fais ce qu'il me dit.

Ce jour-là, donc, je suis assise devant elle, enfermée dans mon silence et dans ma méfiance. Je résiste. Pourtant, même si je suis seule à le savoir, j'ai un immense et pressant besoin de parler et cette thérapie est indispensable. Mes efforts pour surmonter les séquelles de l'accident me semblent de plus en plus pénibles, pour ne pas dire surhumains.

Guerre d'usure. Guerre des nerfs. Larmes et silences. Pourtant au fond, je garde encore de l'espoir.

Je cherche en vain un papier-mouchoir. Je dois

renifler ma peine, l'essuyer à mains nues, et j'ai honte.

«Moi qui ne pleure jamais à la maison. Que c'est bête...

— Pourquoi retenez-vous vos larmes à la maison?

— Lyse a déjà assez de peine. Et Jean-Marie me connaît ... courageuse. Ils me trouvent forte et solide. (Silence) Peut-être que je tiens à cette image...»

Silence. Larmes. Silence encore. Je me tais, et je pleure. Elle se tait et me regarde. A-t-elle déjà vu un patient verser tant de larmes? Moi je n'ai jamais entendu pareils silences.

À la fin de l'heure, je sèche mes yeux, je la remercie et je me lève. Cette fois, elle articule clairement:

«À la semaine prochaine.»

Lyse et Jean-Marie travaillent. Je suis seule et le téléphone sonne. Impossible d'accourir comme autrefois. Je compte les coups. Soyez patient à l'autre bout. Attendez-moi, je vous en supplie. J'arrive. Aussi vite que je peux. Même si ça fait mal. Très mal.

C'est un homme. Je n'entends pas bien ce qu'il dit et je n'ose pas lui demander de répéter. À lui seul, le mot coroner me terrorise.

«Un huissier vous livrera le subpoena», conclut-il.

Je panique jusqu'à ce que Jean-Marie revienne.

«Inutile de te bouleverser à ce point, pour l'enquête préliminaire, rassure-t-il, je viens de parler à ton avocat. Tu n'es pas en état d'aller témoigner à Québec, malgré leur subpoena. Nous allons deman-

der des lettres à ton médecin traitant, le docteur Hadjipavlou, et à ta psychiatre. Cela suffira à justifier ton absence. J'irai à la cour avec ton avocat, ajoute-t-il, si cela peut te soulager.»

Exténuée physiquement et émotionnellement, je dois me rendre à la salle de bain pour libérer ma canule de son excédent de bile. Je n'ose pas regarder ce trou au milieu de mon corps; j'ai peur de voir le vide au fond de moi. Ma peau transpercée par ce tube me fait pitié. Pour lui échapper, je fais toujours remonter les souvenirs *d'avant*.

CHAPITRE 4

Novembre 1978.

Me revoilà Place Ville-Marie. Je me répète, comme pour m'en convaincre, qu'à partir d'aujourd'hui, je travaille au cabinet, que je suis la secrétaire personnelle du ministre de l'Industrie et du Commerce. Malgré mes onze ans d'expérience professionnelle, je me sens intimidée, dépassée:

«Téléphonez tout de suite au Premier ministre», ordonne mon patron-baryton. «Je dois le rejoindre de toute urgence.»

Initiation brutale. J'ai du mal à composer les chiffres dans l'ordre tellement je suis impressionnée d'avoir un contact direct avec le numéro un du

Québec. La voix rauque que j'ai entendue tant de fois s'adresser aux foules et aux médias s'adresse maintenant à moi, en privé et il me semble que son timbre n'est pas tout à fait le même. Je parle à René Lévesque et je me sens choyée, privilégiée.

Mon bureau est jumelé à celui du ministre. Je constate que je devrai surmonter le vertige que me donne le va-et-vient continu de ces hauts personnages dans le décor panoramique de ce 23^e étage.

Tour à tour, les autres membres du cabinet viennent me saluer et me souhaiter la bienvenue. Individuellement, les adjoints du ministre me semblent sympathiques bien que je décèle un certain malaise de la part des secrétaires vis-à-vis de moi. Est-ce la conséquence de mon «parachutage» ou tout simplement la distance hiérarchique considérée comme normale dans les milieux ministériels? J'ai l'impression que je ne m'y ferai jamais.

Et ce n'est pas tout. Pour finir cette première journée, mon ministre, qui décidément ne me ménage pas, vient de me lancer:

«Alors, on se voit demain à Québec, entendu?»

«Bien sûr!» Je suis parvenue à répondre comme si j'avais depuis toujours l'habitude de ces voyages imprévus mais mon bluff ne trompe pas le chef de cabinet. Manifestement pas rassuré, il sort de son bureau pour préciser qu'il m'attendra là-bas vers les onze heures.

Le choix du mode de transport est laissé à mon entière discrétion. Je décide donc de suivre le conseil de l'ancienne secrétaire du ministre qui voyageait toujours par le Grand Express, un autobus qui, m'a-t-elle expliqué, offre un service comparable à celui du transport aérien (table de travail, repas, musique,

journaux, etc.). Ce confort n'est pas négligeable car, si je comprends bien, même si j'ai été embauchée par et pour le bureau de Montréal, je devrai suivre mon patron dans toutes ses allées et venues et donc être à Québec chaque fois que siège l'Assemblée nationale. Évidemment ces navettes incessantes entre Montréal et la vieille capitale m'obligeront à prendre les bouchées doubles mais je ne me plains pas de cette rupture avec la routine, au contraire.

Je viens de regagner mes pénates à l'hôtel Hilton de Québec et il me semble que pour la première fois depuis mon arrivée dans cette ville, j'ai le temps et l'espace pour repenser calmement à ces premières journées de fièvre.

La vieille capitale m'a séduite dès mon arrivée et j'ai pu constater par l'accueil extrêmement chaleureux du personnel du cabinet que ses habitants avaient autant de charme que leur ville.

Le premier jour, l'ex-secrétaire du ministre m'a fait visiter les locaux du ministère, Place d'Youville. Ministre, sous-ministre et personnel y occupent de vastes pièces décorées avec goût. L'endroit est agréable, sans aucun doute. Et plus j'y pense, plus je trouve que les Québécois de Québec se distinguent des autres par leur allure, leur façon de parler, mais surtout par leur chaleur et leur courtoisie. Peut-être parce qu'ils ont, contrairement au personnel du bureau de Montréal, l'habitude des corps diplomatiques, ils savent être à la fois fiers et simples.

La secrétaire du chef de cabinet ne fait pas exception à cette règle: pour mieux me guider dans mes nouvelles fonctions, Marie-Paule a installé provi-

soirement son bureau à côté du mien. Malgré la multiplicité de mes tâches, j'éprouve dès le premier jour la sensation étrange de travailler depuis longtemps au cabinet du ministre. Heureusement d'ailleurs, parce qu'il n'est pas question de jouer à l'ignorante; je dois apprendre à mesure les procédures à suivre et faire comme si je les connaissais depuis toujours. Je me sens de taille et, de fait, je m'en tire assez bien. J'ai le tempérament qu'il faut. Au lieu de m'accabler, la tension me stimule au plus haut point.

Ma principale responsabilité consiste à organiser l'emploi du temps du ministre. C'est à moi qu'il revient par exemple de refuser pour lui avec tact certaines invitations, d'en accepter d'autres avec amabilité. Je dois avouer que jusqu'ici je n'avais pas la moindre idée de la quantité faramineuse de sollicitations que subit un ministre. Le téléphone sonne sans arrêt et les visites sont innombrables. J'ai déjà pris l'habitude de ce brouhaha et j'ai maintenant l'impression que le silence nous ferait paniquer bien davantage.

Cela dit, à plusieurs reprises, j'ai vu des membres du cabinet céder à l'énerverment devant les directives du ministre. Si l'on ne peut qualifier Rodrigue Tremblay de doux ou de diplomate, et encore moins de flatteur, par contre, il est franc, intelligent et il a très certainement l'envergure d'un leader. Je suis ravie de travailler pour un homme comme lui. Et sans verser dans ma propension naturelle à minimiser tous les défauts d'autrui et à exagérer ses moindres qualités, je suis très sensible à l'entière confiance dont il fait preuve à mon égard et je l'apprécie à sa juste valeur.

À cause de cette confiance, mon travail est passionnant même si mes fonctions m'obligent trop souvent à travailler sans compter mes heures, à oublier celles des repas et des pauses-café. Si le patron travaille entre 16 et 18 heures par jour, sa secrétaire l'épaule naturellement pendant 10, 12 ou 14 de ces heures... Après une journée aussi harassante, je me fais reconduire par le chauffeur et je rentre directement à la chambre impersonnelle qui me sert de refuge. C'est la vie d'hôtel, solitaire et anonyme.

Pourtant, même si ce soir, je pense avec nostalgie à la douceur des repas partagés avec Lyse, à la chaleur et l'intimité de l'appartement, au plaisir des visites-surprises de Jean-Marie, je sais déjà que je ne regretterai pas d'avoir quitté mes chers ingénieurs.

Mi-décembre, grève des autobus. La plupart des membres du cabinet voyagent en avion. Moi, je décide de prendre le train. «Le train brave toutes les intempéries!» répète toujours monsieur Joncas; je donne raison au deuxième chauffeur du cabinet, un pince-sans-rire qui se fait un point d'honneur de me dilater la rate chaque fois qu'il vient me prendre ou me conduire à la gare. Il est drôle comme un singe ce petit homme bas sur pattes qui ne passe jamais inaperçu, et bon comme du bon pain. Alors certains abusent de lui. Cela me révolte. Il n'est pas plus normal d'obliger un chauffeur à aller chercher des condoms que d'exiger qu'une secrétaire brasse des cafés à coeur de jour. J'ai horreur des abus de

pouvoir et certains me crèvent les yeux. Éternels problèmes...

Noël. Je peux enfin reprendre un peu mon souffle. Ce congé bien mérité me donne l'occasion de dresser un premier bilan.

La politique commence à me captiver sérieusement et j'ai envie de m'y intéresser d'encore plus près. Bien que Montréal représente toujours pour moi la joie de vivre, professionnellement, je préfère nettement mes activités à Québec. Il me semble qu'une longue carrière m'attend au gouvernement et en mon for intérieur, je caresse le désir de travailler un jour... au cabinet du Premier ministre.

Février. Reprise de la session et avec elle des navettes Montréal-Québec. Un jour, nous restons immobilisés sur les rails pendant huit heures quelque part dans les environs de St-Hyacinthe: «in the middle of nowhere», comme disent les Anglais, je me rends compte que je ne pourrai pas me rendre au Parlement et que je n'aurai que le temps de faire une courte halte à mon bureau.

Les pannes de train ont beau être rares, je commence à penser comme mes collègues que l'avion est peut-être le moyen de transport le plus sûr...

CHAPITRE 5

J'entre dans le bureau du docteur Leclair et voilà que la pièce vide et blanche ne l'est plus. Partout sur les murs des dizaines de dessins d'enfants, accrochés n'importe comment, manifestement par les artistes eux-mêmes. Elle reçoit donc des enfants en thérapie... Cela me gêne, je ne sais pas pourquoi.

C'est devenu presque un automatisme. Dès que je franchis le seuil de cette porte, je commence à pleurer. Je ne détourne pas la tête, je n'essaie pas de parler. Je pleure et c'est tout. Le docteur Leclair tente une question sur mes insomnies. Pourquoi est-ce que je ne dors pas. «Pour ne pas mourir. Pour ne pas faire des cauchemars et revivre toute l'hor-

reur de ce que j'ai vécu.» Mais c'est peine perdue: elle me hante jour et nuit. «Il n'aurait pas fallu que je vois les coupures de journaux...»

«Quels journaux?

— Ceux qui ont été publiés immédiatement après l'accident.»

Je les sors de mon sac à main et les dépose sur son bureau.

«Je vous les prête jusqu'à la semaine prochaine. Vous m'y reconnaîtrez. Je vous préviens, les photos sont un peu sanglantes.»

Elle n'a aucune réaction, sinon le geste de les glisser dans son dossier. Du reste, je suis stupide d'avoir apporté ces journaux. À quoi bon?

J'essaie quand même de lui dire ce que j'éprouve à voir mon nom sur la liste des survivants, juste à côté de la liste des morts. «Je me sens aussi coupable d'exister que si je les avais tués.» (Et, tout à coup je comprends pourquoi je suis mal à l'aise en regardant les dessins sur les murs: je sais qu'à travers mes larmes et mon silence, elle écoute l'enfant en moi.) «Quand mon père nous a quittés, je me suis sentie responsable de son départ. Je me sentais coupable de sa disparition.»

Le docteur Leclair me regarde pleurer, silencieuse. Puis, elle agite son crayon dans mon dossier. Est-ce un diagnostic? L'accident m'a rendue folle.

Cette thérapie qui ne devait être qu'une expertise est en fait un véritable supplice moral. Je n'aurais pas dû parler; tant que je gardais le silence, elle n'avait rien à noter dans mon dossier. Aujourd'hui, elle a écrit.

CHAPITRE 6

Dans ma chambre d'hôtel, tout est toujours parfaitement en ordre. Exténuée, je m'installe au lit avec un bloody mary devant les débats télévisés de l'Assemblée nationale pour voir comment s'y débrouille mon tumultueux patron. Mais, est-ce l'alcool ou la grippe que je couve depuis une semaine, j'ai la tête lourde et sans m'en rendre compte, je glisse entre deux oreillers dans un sommeil de plomb d'où ne me tire que la sonnerie du réveil-matin, plusieurs heures plus tard.

Douche chaude et café, et tout le rituel; la robe, le foulard, les bottes et toute une ribambelle de bijoux. J'adore les bijoux, surtout ce coeur en argent

que je porte au cou en guise de talisman.

Le ministre est matinal, et je presse le pas dans la rigueur de l'hiver québécois. En arrivant au bureau, je range mes papiers par ordre de priorité et je tourne les quelques pages oubliées du calendrier pour fixer la dernière au 29. Mars à Québec, c'est le février de Montréal. J'ai la tête ailleurs, dans les brumes de la grippe qui m'envahit de plus en plus. Je déplore d'avoir à être au travail dans un tel état, un «batin» du «bois» de «bars».

Autre chose m'empêche de me concentrer. Demain, Lyse, Jean-Marie et moi allons chez le notaire signer un contrat de copropriété. Lyse a déniché la maison de nos rêves dans les annonces classées: un charmant duplex juste devant un immense parc de Westmount. Ce nom de prestige, il va falloir le payer en taxes mais une fois divisé en trois, le coût d'achat de la maison nous semble finalement abordable. Demain après-midi, le 30 mars, en sortant de chez le notaire Clément, elle sera à nous...

«Sortez de la lune! me taquine monsieur Joncas. Où étiez-vous rendue?

— Dans mon nouveau chez-nous...»

«C'est à Québec que vous devriez habiter», me répète-t-il pour la centième fois en éclatant de rire. Comme toujours, sa bonne humeur chasse mes préoccupations. Nous jasons un peu et il me fixe son rendez-vous: il passera me prendre à l'hôtel à 17 h 30 pour me conduire à l'aéroport de l'Ancienne-Lorette. Je n'ai pas de dossiers à trimba-

ler, à part un gros document solidement relié: l'agenda du ministre: «La poste est trop risquée, prétend le chef de cabinet, il vaut mieux le garder en lieu sûr, c'est-à-dire toujours le traîner avec vous.» C'est ce que je fais.

La journée passe trop vite; je dois me précipiter à l'hôtel pour y cueillir mes bagages. Tel que promis, monsieur Joncas m'attend dans la wagonnette bleue du gouvernement. En bon chauffeur, il range précautionneusement mes valises dans le coffre-arrière et démarre en douceur. Tout le long du trajet, il me raconte les faits saillants de la semaine, à grand renfort d'anecdotes. Nous rions de bon coeur malgré les embouteillages mais, comme d'habitude, j'ai peur de rater mon avion ce qui est un peu idiot, puisque je peux prendre le prochain.

«Vous attraperez facilement le vol de 18 h 45», m'annonce enfin le chauffeur. «Nous aurons même le temps d'avalier un café en vitesse... Venez!»

Nous enregistrons ma lourde valise de toile brune au comptoir des bagages et je glisse sur mon épaule la courroie du sac de voyage où se trouve l'agenda: je me propose de le compléter à bord. Tout va bien, et dès qu'on me donne ma carte d'embarquement, nous nous dirigeons avec empressement vers le café.

Dans le minuscule aéroport, je reconnais plusieurs fonctionnaires. Les gens surveillent l'heure et attendent impatiemment le prochain départ. Et voilà qu'au micro, on demande aux passagers en partance pour Montréal sur le vol 255 de se diriger vers la barrière. J'avale d'un trait le reste de mon café, je coupe un peu brusquement la parole à ce cher monsieur Joncas et, pour me faire pardonner ma

hâte, je le salue encore plus chaleureusement que d'habitude.

«Vous êtes un amour. Bon week-end... Je reviens mardi...

— Bonsoir. Faites attention à vous! Et bon voyage!

— Merci encore...»

Derrière les portes vitrées, j'aperçois un confrère de travail, Claude Fluet; d'un geste, je l'invite à se dépêcher mais à son tour, il me fait comprendre par signe qu'il préfère attendre le vol d'Air Canada à 19 heures. C'est donc seule que je prends place dans la file, avec l'assurance de la nouvelle habituée que je suis depuis quelques semaines.

Dehors, les pistes sont couvertes d'une neige fine qui s'élève en tourbillons dans le vent. Il fait sombre, l'air est humide et frisquet. Comme les autres passagers, je m'agite sur place en imaginant combien il fera bon une fois dans l'avion. Juste comme je m'engage dans l'escalier qui mène au F-27, le vent m'arrache ma carte d'embarquement et l'emporte quelque part sur la piste. Un homme bienveillant la ramasse, me rejoint en bousculant un peu les autres voyageurs et me la remet gentiment. J'ai du mal à lui sourire, paralysée comme d'habitude par mon éternel vertige. Dans la porte, une hôtesse nous accueille, souriante, pour nous souhaiter bienvenue à bord; je remarque qu'elle est nouvelle sur ce vol; du moins je ne l'ai jamais vue. Par contre, je reconnais le pilote, le capitaine Bessette, qui la semaine dernière m'a fait visiter la cabine de pilotage. Je distingue aussi la silhouette du copilote qui s'installe à l'autre commande des moteurs; lui, je ne le connais

pas. Je m'installe dans le siège numéro 6, au centre du petit avion, là où l'espace semble promettre plus de confort à mes jambes fatiguées. Situé juste sous l'enseigne «sortie d'urgence» mon hublot me permet de voir le bout de l'aile droite de l'oiseau métallique. J'adore regarder par le hublot; je ne m'en lasse pas...

Les passagers s'éparpillent, et plusieurs sièges restent libres. Sur celui de gauche, je dépose mon sac à main et un livre de Paul Toupin, *De face et de profil*, que je traîne, histoire de déguiser ma solitude. Paul Toupin n'est pas seulement l'un de nos plus grands écrivains québécois, mais compte aussi au nombre de mes amis. Quel plaisir de lire ce qu'il écrit comme si j'entendais sa voix me raconter le récit... Je commande une bière en m'extirpant de mon manteau d'hiver que je dépose en paquet dans le compartiment du dessus, et je me rassois avec un grand soupir de soulagement. J'ai un affreux mal de tête mais je peux enfin me détendre...

Les moteurs ronronnent. L'hôtesse se campe devant nous pour le rituel laïus sur les équipements de sécurité; malgré l'automatisme de ses gestes, son sourire n'a rien de mécanique. L'appareil s'ébranle et avance lentement sur la piste 06. Je dépose ma migraine sur la fraîcheur du hublot et je fixe des yeux le train d'atterrissage en constatant que j'ai l'estomac tirillé par la faim. J'imagine Lyse qui m'attend pour aller souper au restaurant.

•

CHAPITRE 7

Il y a des heures que j'attends. Je suis à la clinique d'orthopédie pour les contrôles de routine, mais surtout pour obtenir une lettre de mon médecin traitant, le docteur Hadjipavlou, également chef orthopédiste de l'Hôpital général juif. Enfin, il peut me voir. Convaincu que je ne suis pas en état de me rendre à l'enquête du coroner, il me rassure: j'aurai ma lettre.

Il examine d'abord mon genou, me demande comme d'habitude d'essayer de marcher sur le bout des pieds et comme d'habitude, je n'y arrive pas. Il vérifie l'état de ma hanche. Il me répète que je dois travailler avec acharnement en physiothérapie et me

conseille d'augmenter mes minutes de marche quotidienne.

Je me rends donc à pied à la clinique psychiatrique, adjacente à l'hôpital. Je dois encore demander une lettre au docteur Leclair. Toutes ces histoires légales me bouleversent. Je dois quémander; il me faut cette lettre dans les plus brefs délais. «Aucun problème», répond le docteur Leclair sans hésiter. Et bien sûr, elle se tait aussitôt; à moi de parler, de lui confier mes peines. Je lui parle de ma jambe, de la souffrance insupportable. Je soulève mon pantalon jusqu'au genou pour lui montrer les longues cicatrices, ce que je viens pourtant tout juste de faire chez l'orthopédiste. Et enfin, j'ose lui demander:

«Vous avez lu mes journaux?»

— Horrible! laisse-t-elle tomber en me tendant l'enveloppe qui contient les coupures. Oui, horrible.»

Fidèle à mon habitude avec elle, je fonds en larmes.

«Ici vous pleurez. Mais pourquoi cherchez-vous à dédramatiser l'accident le reste du temps?»

— Pourquoi accabler les autres avec mon malheur? Il est impossible d'expliquer ce que j'ai vécu aux bien-portants. Seuls les autres survivants pourraient partager ce lourd fardeau d'atroces souvenirs, de souffrances profondes. Et je n'aurais jamais la force d'en rencontrer un seul, je m'évanouirais. Nous savons trop bien par quoi nous sommes passés. Et nous vivons alors que d'autres sont morts.

— C'est cette pensée qui vous ronge?»

— La perspective de l'enquête me mine encore plus. Et puis il y aura le procès qu'il faudra intenter à Québécois. Où trouverai-je le courage de me

soumettre à d'innombrables expertises? Selon Jean-Marie et mon avocat, il faudra que je subisse de nombreux interrogatoires. Je n'ose pas m'informer sur les procédures à venir, je laisse tout entre les mains de Jean-Marie. Si je sais d'avance ce qui m'attend, j'ai peur de lâcher pied...»

Je m'enferme dans le silence le reste de l'heure.

Je voudrais bien ne pas avoir à parler, rentrer chez moi et poursuivre ma thérapie, sur papier cette fois, mais toujours dans le silence et les larmes. Mais il faut parler, et garder les yeux secs. Prendre le taxi en face de l'hôpital et entendre, une fois de plus, la traditionnelle question: «Accident de ski, madame?» Je ne réponds pas alors il poursuit: «Faut pas vous en faire, vous êtes jeune et vous vous en remettrez. D'ailleurs, si ce n'était de votre canne, on ne pourrait jamais dire...»

J'en ai ras-le-bol des chauffeurs de taxi, je n'en peux plus d'entendre ce genre de commentaires. Si seulement je pouvais lui clouer le bec. «Vous savez ma p'tite madame, vous n'êtes pas la première que je trimbale à l'hôpital. L'autre jour, j'ai eu un monsieur qui était tombé dans son bain. Ridicule non? Y'en a qui glissent dans l'escalier, qui tombent en bas du trottoir... Moi, tant qu'à me fracturer quelque chose, j'aimerais autant que ce soit à cause d'une vraie bonne chute, pas vous?»

Rien que d'entendre le mot, revoilà la nausée, le vertige. Oui, on peut dire que c'était une vraie bonne chute.

CHAPITRE 8

Les moteurs grondent, le bruit augmente. Les ceintures sont bouclées, les lumières allumées et les cigarettes éteintes. Nous sommes prêts à décoller et j'anticipe le plaisir de l'ascension, cette vibration particulière qui m'envahit chaque fois que je me sens m'élever dans le ciel.

Au bout de la piste, l'avion s'immobilise et ses moteurs vrombissent à pleine capacité. Cambrée dans mon siège, je lève légèrement la tête vers le plafond, un peu pour accentuer la sensation. Ça y est! Nous décollons! Mes oreilles se bouchent instantanément. Par le hublot, malgré l'obscurité, j'aperçois toujours les petites roues, maintenant

inutiles, et je guette le moment où elles vont disparaître.

S-O-U-D-A-I-N...

Des bruits horribles éclatent dans mes tympans et je vois jaillir une étincelle géante, monstrueuse. D'autres explosions. Nous sommes dans les airs et rien ne va plus. C'est la fin du monde, mon heure a sonné. J'ai l'impression que mes yeux vont sortir de leur orbite à force de regarder trop intensément la boule de feu sous l'aile, juste à ma droite. Juste là où je suis assise. Je suis terrifiée. On va brûler! C'est la catastrophe, la tragédie et la mort. Que font les pilotes? Je voudrais les entendre au micro. Où est l'hôtesse? Maudit silence morbide! Je ne peux pas crier. On crie quand il reste de l'espoir. Je ne sais plus si l'avion monte ou descend mais le moteur a des ratés. Mon sang se glace dans mes veines. Le spectacle est effroyable. L'hôtesse traverse enfin l'avion de l'arrière à l'avant. Elle regarde l'aile en feu et reste d'un calme stupéfiant. Elle disparaît à nouveau derrière la porte du poste de pilotage. Nous voilà encore seuls dans ce maudit fuselage, désespérés comme si notre mère venait de nous quitter. Je pense à la mienne. Nous allons mourir. Les visages affligés, lugubres. Le temps, une éternité. La peur qui pénètre jusqu'aux os. Les visages de maman, Danielle, Pierre, Bernard, Lyse. Aidez-moi, je vous aime tant.

Mon Dieu, je vous en supplie, je ne veux pas mourir ce soir. Pourquoi suis-je dans cet avion de malheur? Mon Dieu! Je n'ai que 29 ans, mourir un 29 mars, au travail, dans un ciel noir, brûlée par

cette boule de feu, ou... écrasée sur le sol gelé. Pitié Seigneur! J'ai peur de brûler. La mort approche, je dois m'y résigner. Non! Non! Attendez!

L'hôtesse revient. Les pilotes sont-ils morts? Électrocutés? Les bruits s'intensifient dans ce ciel d'enfer. L'avion pivote.

«**Attention**», nous dit l'hôtesse. «Écoutez-moi». J'essaie de l'écouter, d'entendre malgré le vacarme. Nous sommes suspendus à son visage qui n'exprime plus rien, à ses lèvres qui ne sourient plus.

Maman!

L'explosion! Le feu! L'hôtesse nous exhorte: «Écoutez-moi, maintenant écoutez-moi, je vous en supplie! Restez calmes et suivez mes conseils! Vous serez tous sauvés, je vous le promets, mais il faut m'écouter...»

L'appareil fait un virage brusque et les passagers redoublent d'anxiété. Quatre hommes se lèvent, ou plutôt cinq, et se précipitent en direction de la porte arrière, là où nous sommes embarqués. Ma foi! ils vont sauter! L'hôtesse les arrête et les repousse énergiquement vers les sièges de l'arrière.

«Attention! Les passagers de droite, veuillez vous lever et venir vous asseoir dans la rangée de gauche. Éloignez-vous du feu! Vite!»

J'obéis. Je quitte la boule de feu que le vent fige dehors, sous mon banc.

Nous allons exploser dans les nuages bien avant que l'appareil ne s'écrase! En nous déplaçant, nous avons provoqué un déséquilibre. L'avion renverse. Personne ne crie. C'est une peur, une terreur muette qui déchire ma gorge. Je me lève et je regarde partout. Les autres passagers restent attachés.

Nous frôlons des toits de maison, tout se bouscule

dans ma tête. Le tonnerre de l'avion me rassoit de force. Je ne veux pas m'attacher, j'ai peur de rester prisonnière de mon siège. À côté de moi, un étranger qui va mourir avec moi. Dans la lumière d'un jaune violent, aveuglant, jaillissent des étincelles. Mon voisin s'empare de ma main et crie:

«What is she saying?

— Look at the fire, we're dying...WE'RE DYING! HELP!»

Le silence enterre tout. Je suis dans un cimetière, la mort m'habite. Je serre de toutes mes forces les doigts de l'inconnu, mais sa main ne répond plus. Je sens les doigts inertes, froids mais je continue de les écraser convulsivement. L'homme ne bouge plus, ne parle plus. Ses yeux ouverts ne clignent plus. Je vais mourir seule! Il ne veut pas m'aider à mourir! Il ne peut plus m'aider... Son visage est exsangue. Il est mort! Pitié Seigneur, je crois que cet homme est mort à mes côtés...

L'hôtesse nous ordonne de prendre la position foetale.

«Rivez vos yeux sur vos chaussures», répète-t-elle presque en criant.

Machinalement, je me lève et je retourne à mon premier banc. Là, je fais ce qu'elle dit, je plaque ma tête sur mes genoux et je la tiens entre mes bras. J'appuie sur mes paupières pour ne plus regarder la mort. Et je vois Lyse. «Attends-moi!»

Je m'agite.

Je boucle et déboucle ma ceinture. La descente s'accroît, nous tombons, les bruits se multiplient, mes tempes vont éclater.

L'avion pique le sol, littéralement. J'ai senti venir le crash, à cause de nouveaux bruits, encore plus

assourdissants. La carlingue se fend en deux, juste devant mon banc et je suis propulsée dans le vide. Je meurs dans l'espace... et finalement, j'atterris sur le bassin. Je vole en éclats, je me désagrège. Je suis en miettes sur le sol glacé. Je n'arrête pas de mourir. La peur fait place à la douleur, insoutenable. Une neige fine s'entasse sur mon corps fracturé et gèle mon sang à mesure qu'il s'échappe de moi. J'essaie d'ouvrir les yeux, mais tout est noir dedans comme dehors. Délivrée du labyrinthe, la dame noire s'installe à mes pieds; j'étouffe sous le linceuil blanc.

La souffrance a déserté mon corps. Dans ce champ vert et blanc, personne ne me trouvera jamais. Le vent rugit à en ressusciter les morts. Dans un effort surhumain, j'essaie de me relever mais rien ne bouge. Au loin, je vois notre épave en flammes. Je tremble de tous mes os. Je grelotte jusqu'au fond de l'âme. Je vais mourir de froid.

J'entends des gémissements. Où suis-je? Ce sont des cris de mourants. Je ne suis pas seule, d'autres gens vont mourir avec moi. Je suis une moribonde, j'agonise, j'accueille enfin la mort.

Le claquement de mes dents me réanime mais je n'arrive plus à ouvrir les yeux, je ne suis qu'une plaie béante, je saigne de partout, je perds toute ma chaleur, je meurs de froid.

Il y a une route! J'entends des voitures, des klaxons, des sirènes. Où sont les autres? Les pilotes? L'hôtesse? Pourquoi n'a-t-elle pas voulu s'asseoir? Elle voulait nous sauver. Elle nous a aidés à mourir. Où est-elle? J'entends encore une voix... Oui, une voix en pleine santé. Des pas, juste à côté de moi:

«Sois brave ma petite chouette, on t'a trouvée.
L'ambulance est là. Courage!

— Vitel dit-il, il faut faire vite...»

L'espoir s'empare de tout mon être, me stimule le coeur. Je dois revenir du vide, combattre la mort. L'homme m'a sortie de mon calme.

«Je suis gelée, dis-je, même si je ne sens presque plus le froid.

— Non! pas elle!, crie une autre voix. Viens vite par là. Quelqu'un se meurt sous les débris, il est prisonnier de son banc. **Ça va exploser!**»

La terreur à nouveau s'empare de moi. Je veux vivre, et il faut encore mourir. Si seulement je pouvais leur crier:

«Je vous en supplie, enlevez-moi d'ici.»

Enfin on installe mon corps sur une planche, si étroite que j'ai peur que ma tête tombe. Je balbutie:

«Faites vite, je n'en peux plus de mourir.»

Je ne dois pas flancher dans ce corbillard maudit dont les portes se referment. Un jeune homme vient s'asseoir près de moi. Le son aigu de la sirène me fend en deux, comme l'avion. Sous cette infirmerie de fortune, des pneus crissent. Je meurs encore. Brusquement l'ambulance s'arrête, on me sort. Une large porte s'ouvre immédiatement devant mon grabat et une pléiade d'hommes en sarrau blanc me regardent. «État de choc», disent-ils. Tous ensemble, ils poussent et tirent ma civière jusqu'à la salle d'urgence. On déchire mes vêtements englués de sang. Je hurle à pleins poumons: «Je ne veux pas mourir, je vous en prie, je ne veux plus mourir...»

On se rue sur mon corps brisé. «Chut, ne parlez plus.»

«Ayez pitié, ne me laissez plus mourir.»

Personne ne répond. Une femme en sarrau accourt à mon chevet. «S'il vous plaît, votre nom, votre numéro de téléphone?» J'articule le mieux possible les réponses. Lyse m'attend pour le souper.

Elle repart et revient presque aussitôt en courant. Son visage affolé me bouleverse. Suis-je défigurée? L'infirmière a mal compris mon numéro de téléphone. Je le lui répète, puis je demande:

«Donnez-moi un miroir. Donnez-moi un miroir!»

Une voix gémit à mes côtés. La même que dans l'écrasement. Est-ce un passager? Des hurlements déclenchent mon cri. Un médecin vient de me creuser un grand sillon en plein dans l'estomac. J'agonise...

On pousse ma civière devant une horloge. Il est 23 heures. Mon corps tout entier est couvert de pansements. Je respire à peine. Je crois être dans un étroit corridor jusqu'à ce que je lise sur le mur SOINS INTENSIFS.

Une porte vitrée glisse de gauche à droite. Quelqu'un me parle, s'efforce de me sortir de l'état de choc. Je raconte le crash, encore et encore, pour cesser d'en mourir. J'exige sans arrêt un miroir; on finit enfin par me l'accorder. Terrifiée, je me regarde dans la petite glace que tient devant moi une infirmière. Le miroir s'emplit de mes yeux exorbités, de mon visage tuméfié. J'ouvre la bouche et j'examine mes dents, redoutant de les trouver toutes cassées.

Fascinante, une grosse aiguille fait paresseusement le tour de l'immense horloge. Derrière la vitre, l'équipe en blanc me surveille constamment. Paralysée, torturée par la douleur, j'implore leurs médicaments. On me les refuse pour des raisons qui m'échappent, malgré les explications.

Une heure du matin. L'infirmière m'annonce une visite. La mort recule un peu devant ces trois visages en larmes.

À travers ses sanglots, j'entends la voix de Lyse. Mon frère Bernard est là. Et à moins de rêver, je distingue le visage de Gaétan. Il est infirmier; pourquoi pleure-t-il sur mon cas? Sait-il que je vais mourir? Ne leur dis pas! D'innombrables douleurs me harcèlent, m'épuisent mais l'infirmière est formelle; pas de calmants avant huit heures demain matin. Puis je l'entends dire aux miens: «Il faut sortir de la chambre maintenant, elle doit se reposer.»

Comme mon père, ils me quittent, m'abandonnent seule dans le noir. Je ne veux pas mourir dans ce cube, mais combien de temps pourrai-je encore résister? Demain me semble si loin. J'entends l'horloge, le tic tac de l'éternité... Toute la nuit, je me bats pour repousser la douleur, et l'horrible explosion. Enfin, l'infirmière arrive et plante une seringue dans ma fesse gauche. Mes souffrances se transforment en autant de jouissances. Je repars dans les nuages, cette fois sans la moindre tragédie. Mon corps est une plume; je ne vole plus, je flotte. Je ne meurs plus, je rêve sur un coussin d'ouate. Jusqu'à ce que l'on vienne me chercher. On va m'opérer. On m'endort.

«Comptez jusqu'à dix, dit la voix.

— Un, deux, trois, qua...»

1
2
3
4
5
6
7
8
9
10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

CHAPITRE 9

L'orthopédiste a tenu parole: Diane, sa secrétaire, me remet l'enveloppe escomptée. Je n'ose l'ouvrir sur-le-champ mais je ne perds pas une minute pour le faire dès que je m'assois dans la salle d'attente de la psychiatre. La lettre n'a qu'un seul paragraphe:

Cette patiente âgée de 29 ans souffre d'une sévère causalgie, d'une déchirure ligamentaire, de douleurs au bassin, de fractures des côtes et d'un choc post-traumatique. Elle ne pourra donc pas se présenter à l'enquête du coroner à cause de son piètre état.

Je replie le papier, songeuse. «Piètre état...»: exactement les mêmes mots qu'avait utilisés Lyse

quand elle m'a raconté, trois semaines après le crash, comment elle m'avait trouvée aux soins intensifs, elle-même encore sous le choc de la nouvelle. Pauvre Lyse... je n'oublierai jamais le récit qu'elle m'en a fait à l'hôpital, debout à côté de mon lit. Pour une fois, mon amie silencieuse avait besoin de parler:

«Je regardais la télévision en t'attendant. Soudain l'émission a été interrompue par un bulletin spécial sur l'écrasement: selon les premières informations, il y avait très peu de survivants. La caméra nous montrait les restes du F-27 de Québécois... Tout à coup il m'est venu à l'idée que peut-être...

«Prise de panique, j'ai téléphoné à ton frère Bernard: comme il est agent de bord, je me suis dit qu'il serait au courant. «Mais non, voyons. Elle a sûrement pris le vol d'Air Canada à 19 heures», a-t-il tenté de me rassurer. Mais aussitôt que j'ai raccroché, le téléphone a sonné. C'était l'hôpital. J'ai crié: «Est-elle morte?» La femme a répondu: «Non, mais faites vite...» Tout de suite après, c'était ta soeur qui téléphonait et nous parlions encore lorsque Bernard est arrivé: «Viens-t-en, on va chez moi.»

«Gaétan était là, ils devaient souper ensemble. Dans la voiture, la radio ne parlait que de cadavres et on annonçait à mesure qu'on les apprenait les noms des morts. Chez Bernard, j'ai essayé encore de rejoindre Jean-Marie mais comme je n'y arrivais pas, Gaétan nous a proposé de nous reconduire à Québec...heureusement parce que ni moi ni ton frère n'étions en état de tenir un volant.

«Nous sommes entrés à l'hôpital directement par la salle d'urgence, vers une heure du matin, et nous t'avons réclamée; je criais à tue-tête. Je te croyais morte parce que je venais de voir sur le bout du

comptoir un sac en papier, avec ton nom écrit en grosses lettres moulées, et duquel dépassait ton chemisier imbibé de sang. À côté, tes bijoux formaient un petit tas. C'était affreusement macabre et je sanglotais sans pouvoir m'arrêter. Un officier de police nous a interpellés: «Suivez-moi!» Je croyais qu'il nous emmenait à la morgue mais il nous a conduits aux soins intensifs où l'infirmière nous accorda deux minutes de visite. Tu étais méconnaissable et tu pleurais à chaudes larmes. Tu souffrais le martyr et on ne pouvait rien faire pour te soulager parce que ta tension artérielle était trop basse. T'administrer un calmant aurait pu t'être fatal. J'étais impressionnée par ton courage. J'ai passé à l'hôtel une nuit aussi blanche que la tienne à l'hôpital.

«Le lendemain, ta mère et ta soeur étaient là avec ta tante Gertrude et ton oncle Pierre et nous avons pu te voir quelques instants avant ton départ pour la salle d'opération. Tu étais dans un si piètre état que je n'arrivais pas à croire que tu pourrais survivre. L'intervention a duré sept heures et j'ai failli devenir folle...»

Pauvre Lyse... Le lendemain, elle avait fait l'aller-retour à Montréal pour signer avec Jean-Marie le contrat de copropriété de notre nouvelle maison. Ils savaient combien je tenais à cette maison et c'était pour eux comme un gage d'espoir en ma survie.

Tout le long de mon séjour aux soins intensifs, Lyse a été incapable de reprendre son travail; tous les jours, elle venait à l'hôpital pour suivre à chaque instant l'évolution de mon état. Pendant que je luttais, entre la vie et la mort, elle me soutenait par

sa présence invisible, passant d'interminables heures tout près de moi, dans la salle d'attente de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, sans pouvoir entrer parce qu'elle «n'est pas de la famille».

Et moi dans celle de l'Institut de psychiatrie de l'Hôpital juif, voilà à quoi je repense, pour la millième fois. Je ne suis plus entre la vie et la mort, mais je suis toujours dans un piètre état...

Le docteur Leclair me fait signe de la porte de venir la rejoindre dans son bureau; à peine entrée, j'entame ma séance de larmes. Cinq bonnes minutes de larmes chaudes. «Que se passe-t-il?» me demande-t-elle lorsqu'elle sent enfin une accalmie.

«Je viens de recevoir une boîte contenant les effets personnels que j'avais laissés au cabinet. C'est l'agent de personnel qui me les a expédiés. Je me suis sentie comme une réincarnée devant une pile de souvenirs de son autre vie...

— Qu'aimeriez-vous faire s'il s'avérait que vous ne puissiez plus reprendre votre emploi au ministère. Où aimeriez-vous vous retrouver?

— Je n'en ai pas la moindre idée. J'étais si heureuse au cabinet du ministre! Qui voudra de moi? Je ne suis plus que la moitié de moi-même. J'en ai pour plusieurs mois en physiothérapie et je suis submergée par les procédures légales. Elles me rendent encore plus malade que toutes mes blessures.

— À propos, voici votre lettre», mentionne-t-elle, en me la transmettant¹.

Je glisse l'enveloppe dans mon sac, à côté de l'autre.

«L'enquête aura lieu mercredi prochain. Dire que je ne pourrai y témoigner! C'est Jean-Marie qui y assistera à ma place. Vous savez, je ne sais pas ce que je ferais sans lui: je n'y connais rien. Alors il consulte des avocats, et moi, des médecins.

«J'ai l'horrible impression d'avoir été violée. Les enquêteurs ne cessent de me harceler. «Nous pourrions peut-être passer chez vous et enregistrer votre déposition», disent-ils. Mon avocat m'a avisée de ne pas leur dire un mot. Avec eux, il faut que je me taise; avec vous, que je parle. Apprendre à composer entre le dire et le ne-pas-dire... Ils ont retrouvé la boîte noire; peut-être que les pilotes ont parlé... Cette boîte contient-elle la vérité? Je ne sais pas si je veux le savoir, ni même si je veux revoir un jour les autres survivants. Une rencontre ne nous replongerait-elle pas automatiquement dans la peur? C'est la peur qui alimente mes cauchemars et me tient éveillée jusqu'à l'aube, jusqu'à ce que la clarté du jour chasse les fantômes.

— À quoi pensez-vous quand vous ne dormez pas la nuit?

— Aux soins intensifs.»

J'essaie éperdument de me souvenir. C'est un blanc dans ma vie, ils ont anesthésié cette tranche dans mon existence. La nuit, ma tête roule cons-

1. Voir annexe I, p. 333.

tamment sur la civière, j'essaie désespérément de la raccorder à mon corps meurtri. Je pense qu'ils ont ouvert ce corps sous les néons... que des bistouris l'ont charcuté, que des mains gantées l'ont rafistolé à l'intérieur, que du fil et des ciseaux l'ont recousu...

«Vous voulez me raconter?» risque-t-elle encore après un long silence.

CHAPITRE 10

Opération. Salle de réveil. Retour aux soins intensifs. On me branche au respirateur artificiel. On immobilise mon bras droit; on le relie à des bouteilles pour que mes veines s'abreuvent de sérum et de sang. Un plâtre paralyse ma jambe gauche, un autre, mon bras droit; mes narines et ma bouche sont obstruées par de longs tubes caoutchoutés. La machine me permet sporadiquement de rattraper mon souffle. Et une série d'injections me plongent dans un état tout à fait étrange.

Je reconnais la voix de Jean-Marie; est-ce lui qui essuie mes larmes? Je vois d'autres silhouettes, j'entends d'autres voix à travers mes sanglots. J'essaie

de dire quelques mots; en vain. À cause des tubes, personne ne me comprend. Une des silhouettes me tend une «tablette magique», comme celle que j'avais quand j'étais petite. Mais je ne sais pas écrire de la main gauche; personne ne parvient à déchiffrer mes coups de crayon. Je m'impatiente, une des machines qui me surveillent se met à sonner. Une voix demande à mes visiteurs de se retirer. Des mains me soignent, caressantes. Je retombe dans les limbes.

J'ai mal. Tout mon corps est contracté de douleur. Je pleure. Je gémis. Je sens l'aiguille s'enfoncer dans ma chair. Peu à peu, la douleur recule. Je la sens, mais si lointaine qu'elle devient sensation. Je me masturbe. Je suis inondée de plaisir. Je sombre.

Une main serre la mienne. Très fort. J'entends la voix de ma mère. Très forte. «Ne lâche pas!» La voix de ma mère qui commande. «Ne lâche pas parce que si tu lâches, on va tous lâcher.» C'est un ordre. Mon cœur bat à toute vitesse; la tachycardie lui prouve que j'ai compris. Ensuite, il me semble qu'elle dit: «... ton père».

Ce visage est-il celui d'un fantôme? Je lutte contre l'illusion. Non, il est là, bel et bien là. Sa voix me fait régresser jusqu'à l'enfance. Va-t-il enfin me bercer? Pourquoi est-il venu ici. Une seule explication à sa présence auprès de moi: ma mort imminente. La machine sonne. L'infirmière exige son départ. Voulait-il que je lui donne l'absolution sur mon lit de mort?

D'autres personnages gantés et masqués s'approchent de moi. J'entends «lavement». À plusieurs, ils me tournent sur le côté sans fil. L'eau monte dans mon ventre, ressort. J'ai honte. Je m'enfuis dans un sommeil profond. Une demi-mort.

Je sais que les jours passent. Lentement, je reviens à moi. Je distingue les jours des nuits. J'émerge de la noirceur, pour entrer dans la brume.

Un jour, on me dit que c'est le dix-septième, je suis libérée des tubes qui encombraient mon nez et ma bouche.

Le dix-neuvième jour, on débranche le respirateur artificiel et on me transporte dans une autre chambre, fraîchement aseptisée. Quelqu'un échappe quelque chose et le bruit explose dans ma tête. Tout le film de l'écrasement se débobine. Pour la première fois, je sais que j'ai survécu, que la mort a enfin lâché prise, que je revis.

Il me semble que le crash était hier.

1945

1946

1947

1948

CHAPITRE 11

.....

.....

.....

.....

Crise de nerfs. Subpoena en main, j'explose dans le bureau du docteur Leclair. On soupçonne l'hôtesse de négligence contributive pour nous avoir fait lever durant l'envolée. Survivre à l'écrasement, soit, mais accepter une telle calomnie, jamais! Et je ne serais même pas à l'enquête pour témoigner devant le coroner et crier à la face du monde que cette femme nous avait sauvé la vie en plein ciel, qu'elle s'était littéralement tuée à la tâche.

Et non seulement je ne pourrais pas témoigner en sa faveur mais en y repensant, je crains de lui avoir peut-être nuï. Qu'ai-je raconté sur mon lit d'hôpital aux enquêteurs de Transports Canada qui

étaient venus m'interroger à deux reprises.

L'un s'était identifié comme psychologue, l'autre comme ex-pilote et ils avaient beaucoup insisté sur les faits et gestes de l'hôtesse. «Elle vous a fait lever?», «Elle a parlé? Que disait-elle au juste?», «Combien de temps est-elle restée dans la cabine auprès des pilotes?»

Le type de questions qu'ils posaient m'avait indiqué qu'ils avaient recueilli des versions contradictoires. Je m'en étais assurée:

«Les autres survivants ne vous l'ont pas raconté?

— Oui, mais personne ne dit la même chose!», m'avaient-ils répondu.

Il est vrai que la perception que l'on a d'un événement aussi dramatique peut être faussée par plusieurs facteurs mais je suis certaine d'avoir raison en ce qui la concerne.

«Docteur Leclair, il faut absolument que j'aille témoigner!»

La psychiatre m'amène à comprendre que l'angoisse que je ressens chaque fois que je pense aux victimes du crash, et à cette hôtesse en particulier, est liée à ma culpabilité d'y avoir survécu et que je dois d'abord et avant tout rétablir ma santé.

Dans le taxi qui me ramène chez moi, je m'avoue qu'effectivement, malgré tout le désir que j'ai de rendre à l'hôtesse une partie de ce que je lui dois, je suis physiquement incapable de me rendre à Québec et que même psychologiquement je n'y résisterais pas. À eux seuls, dans l'état où je suis, les termes légaux suffisent à m'affoler, alors revivre le drame devant des étrangers qui risquent même de m'être hostiles serait très certainement au-dessus de mes forces.

J'ai l'impression que loin de s'alléger, la liste de mes angoisses grandit sans cesse. Face à la machine juridique, je n'éprouve plus seulement de l'impuissance, mais de la colère, voire même de la révolte.

Je constate que ce que j'ai vécu jusqu'ici n'est rien par rapport à ce que je devrai vivre.

Pour l'instant, je ne peux rien mais un jour je proclamerai le courage de cette femme, de tout l'équipage et des sauveteurs qui sont accourus sur les lieux.

Un jour, j'écrirai un livre pour raconter tout cela, pour les familles des disparus et pour les autres survivants... Et pour Danièle, l'hôtesse...

CHAPITRE 12

Je me réveille dans ma nouvelle chambre et je mets quelques instants à comprendre que je ne suis plus aux soins intensifs. Une infirmière que je ne connais pas vient d'entrer:

«Bonjour chouchoune! Bienvenue au cinquième!, dit-elle d'une voix joyeuse. On va prendre soin de toi. Veux-tu un jus? Veux-tu avoir de la visite ou pas? Tu auras tout ce que tu voudras. Je sais pour l'accident, ajoute-t-elle. Tu ne m'en parleras que si tu en as envie. Regarde ce magnifique soleil... Une journée splendide!

— Quelle date sommes-nous aujourd'hui?

— Le 17 avril, mon coco de Pâques.»

Elle s'appelle garde Leblanc, et Dieu sait comment, elle réussit à m'injecter un peu de son énergie. Son optimisme a sur moi un effet placebo.

Je suis à l'hôpital de l'Enfant-Jésus. Je n'ai donc jamais quitté Québec... Le bruit de l'humidificateur me rappelle celui du respirateur et, justement, un par un, les membres du personnel des soins intensifs viennent me rendre visite et me bichonner. Je m'étonne de si bien reconnaître leurs visages, alors qu'ils étaient si flous là-bas. Ici, leurs traits se précisent, ceux de mon infirmier Armand, en particulier. Depuis une couple d'heures, les bouquets de fleurs se sont mis à affluer; certains arrangements me font penser aux salons funéraires mais j'aime beaucoup les plantes et les fleurs coupées. L'un des envois porte un carton signé par les députés... Des télégrammes d'amour s'étaient donc empilés pendant ces trois semaines où je me sentais si seule... Je me gave de tous ces messages et j'en tire un immense réconfort.

Nerveuse, fébrile, je plonge machinalement mes doigts dans l'épaisseur de ma tignasse et... ils s'accrochent dans des nattes. Curieuse, je me tâte le visage et je soulève le tiroir de ma table. Surprise: je me découvre un oeil au beurre noir, et l'autre étrangement poché. J'ai le teint grisâtre et les traits tirés. Bref, je suis pitoyable! Maladroitement, je soulève le drap; un immense plâtre emprisonne ma jambe, de la cuisse au bout du pied; je ne vois que mes orteils et ils sont torturés par d'affreuses douleurs.

D'ailleurs, j'ai mal partout. Je n'arrive pas à bouger la masse de mon corps mutilé. En esquissant un geste pour relever ma chevelure, j'aperçois un long cordon

rougeâtre et charnu qui s'étend tout le long de mon avant-bras droit: j'en frémis jusqu'au tréfonds de moi. Je me souviens que jusqu'ici cette horrible cicatrice était camouflée par un plâtre. J'essaie de me redresser un peu mais le mouvement à peine entamé déclenche des souffrances insupportables au niveau de mon bassin et des centaines de petits chocs parcourent ma jambe comme un courant électrique. Partout, ma peau est en lambeau et j'ai l'impression d'avoir été brûlée vive.

Deux infirmières viennent me rafraîchir.

«Demain, on te lèvera ma grande. Eh oui! Nous aurons l'immense honneur de pousser ton fauteuil roulant, peut-être même jusqu'au poste des infirmières.»

Je proteste, la gorge nouée: «Mais je peux à peine lever le doigt. Oh! gardes, je vous en prie, pas demain! J'ai peur.»

Heureusement, le téléphone sonne et j'oublie le reste. L'infirmière me passe le récepteur: c'est ma mère. Enfin une voix «d'avant», d'ailleurs que des soins intensifs. Elle dit: «Courage, courage, je pense fort à toi.» Ce premier appel est suivi de plusieurs autres: des paroles-vitamines qui me prouvent que je ne suis plus seule comme dans l'agonie. Désormais, d'autres vont partager mon épreuve avec moi.

Une visiteuse apparaît dans l'embrasure de la porte: Céline! Elle se précipite vers moi, les larmes aux yeux, et m'embrasse pour la première fois. Puis, j'aperçois Marie-Paule. Ce sont mes collègues du ministère et l'infirmière s'écrit:

«Il y en a d'autres dans le corridor!

— Faites-les tous entrer!» dis-je.

J'ai des sueurs froides et des bouffées de chaleur!

Mille émotions m'assaillent à leur moindre mot.

«Ton visage est différent.

— Tu as perdu tellement de poids, c'est incroyable!

— Est-ce que tu souffres?

— Ouvre un peu ce cadeau.

— Si tu savais comme tu nous as fait peur...

— Reviens-nous vite!

— Bon courage et bonne chance!»

Lorsqu'elles partent, je suis épuisée, vidée.

Toute la nuit, j'ai peur, mal et froid, et je n'ai pour me distraire que les murs et le plafond. À plusieurs reprises, on me braque une lampe de poche en plein front, une boule de feu exactement comme celle de l'avion.

Le crucifix de bois massif m'invite à la prière; je pense à l'hôtesse qui, on vient de me l'apprendre, n'a pas survécu. Je la revois nous exhorter au calme, et je sais que sans le sang-froid qu'elle a montré jusqu'à la fin, je ne serais plus en vie.

Le lendemain, vers neuf heures, deux gaillards viennent se planter au pied du lit; je sais trop bien ce qu'ils veulent et j'ai l'impression que je vais m'évanouir... Je demande la bassine pour retarder l'échéance mais je n'arrive pas à uriner en leur présence. Finalement, je me résigne à les prendre de front: «Vous n'allez tout de même pas me lever», dis-je. En chœur, ils me gratifient d'un oui aussi ferme qu'encourageant. Abasourdie, je me retrouve effectivement assise, et en proie à de nouvelles douleurs et surtout à une angoisse intolérable. J'ai le vertige et quand le fauteuil se met à rouler, j'ai

l'impression absurde mais non moins terrifiante que ses roues ne touchent pas le sol. Pêle-mêle, les scènes de l'écrasement se bousculent dans mon esprit. On m'arrête devant une fenêtre: le hublot de l'avion. J'ai peur d'être éjectée de mon siège. La panique me gagne et mon épouvante se traduit par un torrent de sanglots irrépressibles. Une infirmière sort du poste et s'approche de moi. Je la conjure de me ramener dans la sécurité de ma chambre de malade. Là, on me remet au lit, on m'injecte un calmant et je m'endors.

22 avril 1979. Voilà déjà 25 jours que je suis alitée. Le médecin m'expose la situation.

«Vous avez subi de très graves blessures: les ligaments de votre genou gauche ont été déchirés et la rotule, arrachée, ce qui explique que notre intervention chirurgicale ait duré près de sept heures. Les os de votre bras droit étaient en morceaux et nous avons dû y insérer une tige de métal. Vous avez subi des fractures du bassin et du bas de la colonne vertébrale. De plus, plusieurs côtes ont été brisées et l'une d'elle a perforé un poumon.»

Je le bombarde de questions:

«Mais dites-moi docteur, pourrai-je remarcher? Mon poumon est-il guéri? Quand pourrai-je sortir de cet hôpital? Un hôpital pour convalescents? Que voulez-vous dire? Physiothérapie, combien de temps?»

Ses réponses sont peu encourageantes: je m'affole. «Taisez-vous, je ne peux plus vous entendre, docteur.»

«Calmez-vous, il n'y a plus de danger. Je vous

laisse vous reposer.

— Docteur, ne partez pas! J'ai des nausées, je n'ai aucun appétit... Docteur! Merci de m'avoir sauvé la vie.»

Dès qu'il sort de ma chambre, un ami arrive. En fait, l'ami d'un ami...

«Quel miracle que tu sois là! Tu nous as fait une de ces peurs. On a rencontré ta mère... À sa chambre d'hôtel. J'aurais tant voulu te visiter aux soins intensifs. On n'avait pas le droit... Il paraît que tu pourras encore marcher. Même si ce sera difficile. Tu cicatrisés bien. Fais voir ton bras. Elles sont drôles tes nattes. As-tu eu peur? Les gens ont-ils crié? Qu'est-ce qu'on peut t'apporter? J'ai vu Lyse. Dieu! ce qu'elle a maigri. Ta vie va changer, n'est-ce pas? J'espère qu'un jour tu vas nous raconter. Les trois membres de l'équipage sont morts. Le savais-tu? Vous n'êtes que sept survivants sur les 21 passagers. Le savais-tu?»

Non, je n'en sais rien. Je ne voulais pas le demander, j'avais peur de savoir. Peur de vivre ce que je vis maintenant...

Toute la nuit, je redouble d'efforts pour reconstituer l'accident le plus précisément possible: il faudra que je raconte le drame dans les détails. Chaque fois que je revis le crash, je meurs à nouveau. Mais je cache mon bouleversement, de crainte qu'on ne m'accorde pas mon congé.

CHAPITRE 13

L'enquête du coroner a duré trois jours et les journaux sont arrivés avant Jean-Marie. Je les ai scrutés à la loupe et j'en ai profité pour lire ceux qui ont été publiés en avril, alors que j'étais encore à l'hôpital. À mon grand soulagement, l'hôtesse a été disculpée comme le reste de l'équipage. Le verdict est clair: il n'y a eu aucune négligence criminelle ni contributive et s'il y a eu erreur humaine, elle doit être attribuée aux circonstances incontrôlables et traumatisantes qui ont marqué le drame.

Pourtant ce que j'ai lu sur le subpoena a fait des ravages en moi. On a beau m'expliquer que c'est le

cours normal de la justice, je n'admets pas ces procédures et je les trouve aussi épouvantables que l'accident.

Je suis dans le bureau du docteur Leclair et la séance tire à sa fin. Je me suis encore effondrée en repensant à l'hôtesse. Je me rends compte qu'elle me ramasse à la petite cuillère. Honteuse d'en avoir tant besoin, je débranche mon courage une heure-semaine devant elle et son mutisme a au moins l'avantage de déclencher mes pleurs. J'ai l'impression que nos rencontres sont essentielles à ma santé mentale, que je sens fort précaire, ne serait-ce que parce qu'elles me soulagent de mes larmes.

Pourtant, la thérapie devra prendre fin dans quelques semaines à peine. Le docteur Leclair vient de m'annoncer qu'elle entreprend une nouvelle carrière. Elle suggère de poursuivre ailleurs le travail que nous avons amorcé mais je n'ai pas l'intention de consulter quelqu'un d'autre. Je veux garder ma carapace, mon image de femme forte. Je ne veux pas ouvrir la boîte de Pandore et libérer les fantômes de mon enfance; je veux qu'ils restent barricadés, comme l'étaient mes émotions. Il est déjà assez pénible de traîner ma fatigue d'un bureau de médecin à l'autre, d'un hôpital à l'autre.

Les demandes d'expertises médicales se multiplient. La compagnie d'assurance de Québécois travaille avec zèle, et ses experts aussi. Je fais l'objet d'une enquête; je me sens coupable même si personne ne m'accuse. J'ai survécu et j'attends la sentence. Je sais que c'est absurde. Mais c'est ainsi. S'il n'y avait pas Jean-Marie, je ne sais pas où je trouverais le courage de penser à ma vie, d'envi-

sager un avenir, de m'occuper des poursuites, de demander une compensation. J'ai survécu et d'autres sont morts. Que demander de plus, sinon le pardon.

Et puis je ne connais rien aux affaires légales; jusqu'ici, le seul avocat que je connaissais était Perry Mason. Maintenant, j'ai un avocat qui s'appelle Avrum grâce à Jean-Marie qui l'a prudemment sélectionné le lendemain du crash. Lui seul pouvait le faire.

Depuis que j'ai parlé à la psychiatre, je constate que l'accident ne m'a pas seulement démolie physiquement et que je ne suis pas en voie de guérison. Il me semble que je dois d'abord et avant tout rapiécer mon corps. C'est la priorité et toutes les expertises, tous les spécialistes me le rappellent constamment. J'ai dans mon sac une lettre qui me demande une autre expertise, d'un spécialiste en chirurgie plastique, celle-là. Que dira-t-il de ma carcasse?

Que vont-ils me demander encore? Je suis découragée. Les lueurs d'espoir s'éteignent les unes après les autres à mesure que j'avance dans le tunnel. Vais-je en sortir un jour, pour de bon?

CHAPITRE 14

Nous sommes le 25 avril 1979, et c'est pour moi le grand jour: je quitte ma chambre de concentration à 14 heures sur le dos et en ambulance. Évidemment, je ne demande pas mieux que de retourner chez moi, enfin. Mais ma joie est loin d'être sans mélange.

Les séparations ont toujours été infiniment difficiles pour moi et je quitte cet après-midi les gens qui m'ont fait renaître à la vie et les lieux de cette renaissance. Et même si c'est moi qui pars cette fois, je me sens abandonnée, faible et vulnérable. Les «bonne chance» et «courage» résonnent à mes oreilles comme des vœux de condoléances. Les

mais qui jour après jour pendant les trois premières semaines de ma nouvelle vie m'ont soulevée, nourrie, lavée, habillée, déshabillée; les mains qui ont pourvu à mes besoins les plus élémentaires et les plus intimes, s'agitent maintenant dans des signes d'adieu. Je redeviens l'enfant de mon père, j'ai envie de pleurer et j'ai peur. *Ne me laissez pas seule...*

Je suis terrifiée à l'idée de remonter dans l'ambulance. Un siècle s'est écoulé depuis la tragédie mais il me semble encore entendre l'horrible sirène. Je suis encore sous le choc. «Allez! Hop!» et les portes claquent sans pitié, comme une condamnation sans appel.

Me revoilà allongée au beau milieu du matériel de secours mais je me sens en danger de mort. Il y a cette lumière rouge qui tourne et tourne. Comme dans l'avion. Le moteur démarre et le coeur me manque. Le calmant n'a aucun effet sur moi. Chacun des bruits de la ville m'agresse personnellement. Comment en si peu de temps peut-on devenir à ce point sauvage, perdre toute habitude de la civilisation, jusqu'au souvenir de ces sons les plus familiers. Mon passé comme mon avenir sont à des milliers de kilomètres de moi et le trajet de Québec à la rue de Normanville est interminable. J'ai peur. Je me cramponne à la main de quelqu'un comme à cette autre main, juste avant l'explosion et je suis mortellement seule.

L'ambulance s'arrête, les portes s'ouvrent et je suis chez moi, parmi les miens. On me libère sous un soleil resplendissant et j'ai l'impression d'être sous les projecteurs. Lyse, Nicole, Bernard, Tantine

et mon oncle Pierre applaudissent cette forme allongée qui revient de si loin. Comme les brancardiers qui reprennent leur souffle au pied de l'escalier, j'ai du mal à respirer. J'ose à peine croire ce que je vois, ce que je sens; une main me caresse, des baisers effleurent mes joues. Peu à peu, je redeviens moi, je pénètre dans la réalité. L'appartement respandit de propreté. Les ambulanciers demandent où ils doivent m'installer.

«Dans son fauteuil roulant! s'écrie Gaétan.

— Non!» dis-je en reniflant entre mes larmes. J'essaie de comprendre d'où vient ce fauteuil roulant, de m'expliquer la présence de Gaétan, l'infirmier Gaétan... «Je ne pourrai plus jamais marcher, n'est-ce pas?» Il flatte mes cheveux épars, me cajole affectueusement.

«Ne t'inquiète pas, ce n'est qu'une question de temps. Tu y arriveras. Je t'aiderai, je te soignerai aussi longtemps qu'il le faudra. J'ai obtenu un congé spécial de l'hôpital pour prendre soin de toi et je n'ai pas de cours en ce moment parce que l'UQAM est en grève. Je ne te quitterai pas», me rassure-t-il en poussant ma chaise à roues jusqu'au sofa: «Ici, ça te va?»

Mes amies/is m'entourent, me félicitent, me souhaitent la bienvenue. Lyse propose: «Fêtons ensemble ta victoire. Ton médecin t'offre un verre; que désires-tu boire?»

«Ma bière du 29, dis-je. Je trouve que le service a été épouvantablement lent!» C'est ma première blague sur le sujet et ma voix ne sonne pas très juste. Peu importe, la bière arrive...

Une seule gorgée me suffit; exténuée, je réclame mon lit. Gaétan s'empresse: tel que promis, il s'oc-

cupe de moi avec des gestes à la fois tendres et professionnels. Chacun de mes efforts pour lui faciliter la tâche est une véritable torture; je me résigne et je me laisse aller dans ses bras pendant qu'il fait passer mon corps-objet du fauteuil roulant à mon grabat où je cherche en vain à retrouver le confort d'autrefois. Plus rien n'est comme avant; même mon lit me semble d'une hauteur insolite après celui de l'hôpital. Lyse ne me quitte pas de la nuit; les seules couleurs de cette nuit blanche sont celles de mes pilules.

Au matin, Gaétan vient la remplacer pour qu'elle puisse aller travailler. Dès qu'il me voit, il devine que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit. Il m'embrasse sur le front et se dirige vers la salle de bain. Quelques minutes plus tard, il revient avec une bassine d'eau fumante: «Pas besoin de m'expliquer, je sais ce que tu ressens. J'ai préparé de l'eau pour te laver.»

Il me retire mes vêtements de nuit, souillés par la souffrance. La douceur de ses gestes m'apprivoise et me calme. Je me laisse laver, brosser les dents, démêler les cheveux, rhabiller de coton ouaté. Je m'étonne qu'il sache si bien contourner mes blessures et manipuler ma carcasse avec à la fois tant de force et de délicatesse, qu'il puisse ainsi me soulever pour m'asseoir dans mon fauteuil roulant d'où je l'observe tandis qu'il change mon lit. Infiniment reconnaissante, je regagne la fraîcheur de mes draps. Gaétan ouvre les tentures, s'absente quelques secondes pour mettre un disque de musique semi-classique et revient m'annoncer le menu du petit déjeuner. Ma faim n'a d'égal que mon besoin de

sommeil et pourtant je parviens à peine à avaler une demi-croûte de pain, tant j'ai la gorge nouée. Comme on vient de diminuer le dosage des calmants, mes douleurs sont plus atroces que jamais et ma peur de ne plus jamais remarcher ne fait que grandir au fil des heures, se transformant peu à peu en obsession.

J'ai peur de manger parce que j'ai peur de vivre, j'ai peur de dormir parce que j'ai peur de mourir. J'ai peur du moindre instant de solitude parce que je le vis comme un abandon. Et j'ai aussi peur de savoir la vérité sur ce qui m'attend que de l'ignorer. Tout me semble absurde, et ma vie encore plus que tout.

Pourquoi l'hôtesse est-elle morte? Pourquoi pas moi? Et pourquoi moi? Comment pourrai-je m'acquitter de la dette que j'ai envers elle? J'entends encore ses derniers mots «Restez calme et je vous sauverai». Moi, je n'ai pas pu la sauver.

La mort ne m'a pas encore lâchée. Je survis, mais à quel prix? Moi qui ai failli mourir en plein ciel, suis-je condamnée à vivre mon enfer sur le sol ferme? Je prends conscience que je ne pourrai jamais expliquer, partager mon fardeau avec qui que ce soit. Deux mots s'imposent dans mon vocabulaire intérieur: courage et silence.

CHAPITRE 15

Janvier 1980.

Je suis assise dans le bureau du docteur Leclair pour la dernière fois. Je suis triste au-delà de toute expression, comme chaque fois que je me sens abandonnée. Comme d'habitude, je pleure et comme d'habitude elle se tait. Et moi aussi. À quoi bon parler de mon émotion puisque, somme toute, elle est en parfaite contradiction avec la froideur qui a caractérisé tous nos rapports. Il est normal que cette thérapie se termine comme elle a commencé et comme elle s'est poursuivie jusqu'à ce jour: dans le silence et les larmes. Nous parvenons à peine à formuler de part et d'autre, de timides adieux. Et puis je lui en veux de me laisser entendre que tout

en moi est à refaire, que loin d'être débarrassée de mes hantises, je commence à peine à les entrevoir, que mon passé n'est pas exorcisé et que cet accident a eu sur moi l'effet d'un détonateur sur une bombe à retardement. Je la sens inquiète pour mon avenir: «Je vous conseille de consulter quelqu'un d'autre» me répète-t-elle encore une fois avant que nous nous quittions.

Non, je n'irai pas voir quelqu'un d'autre. Non, non et non. Dans le taxi, je m'ancre dans mon refus. Je me dis que j'en ai marre de voir des médecins, et que de toute façon, je ne suis allée la voir que pour obtenir une expertise. Que pleurer et me taire ne m'avance guère et que rien ne sert de réveiller d'anciennes blessures. Que celles qui me torturent actuellement sont bien suffisantes. Mais je ne parviens pas à me convaincre tout à fait...

Le taxi ne me ramène pas chez moi; j'ai rendez-vous au centre-ville avec un chirurgien esthétique. Le building n'a rien d'esthétique lui! Heureusement, je ne vais pas consulter un architecte mais encore un autre médecin pour faire encore une autre expertise. Les gens de Québecair savent que je m'apprête à poursuivre alors je suis à leur merci, et à la merci des experts et des contre-experts. Cette fois, il ne s'agit plus d'évaluer l'ampleur des dommages intérieurs, mais au contraire, celle des dégâts les plus apparents. Et si j'ai trois quarts d'heure d'avance, ce n'est certainement pas parce que j'ai hâte. Comme d'habitude, j'ai mal et j'ai peur.

Une secrétaire d'âge moyen m'accueille, ou plutôt ne m'accueille pas, comme je le constate au premier

coup d'oeil. Elle a l'air si revêche, et semble si furieuse de mon arrivée que je n'ose pas l'approcher davantage. Appuyée sur ma canne, je m'empresse de lui expliquer l'objet de ma visite.

Dès qu'elle apprend mon nom, elle s'empresse de me signaler sans la moindre amabilité que je suis arrivée trop tôt: «Votre rendez-vous n'est qu'à 18 h 30» marmonne-t-elle, comme si le fait d'avoir à desserrer les dents l'exaspérait au plus haut point. Je corrige:

«À 18 heures, madame.

— Moi, je vous dis que j'ai inscrit 18 h 30, là, regardez, c'est écrit dans mon livre. Et vous devez attendre ailleurs; j'ai horreur de travailler en présence des gens.»

Cela dit, elle recommence à taper rageusement. Pauvre clavier!

Comme je suis sur le point de partir, une porte s'ouvre dans mon dos et une voix masculine ordonne à la chipie: «Faites-la entrer, voyons!» Celle-ci se retourne vers moi à regret et me dévisage avec encore moins de sympathie que tout à l'heure. Elle ne cédera pas si facilement:

«C'est pour une expertise? demande-t-elle sur un ton accusateur.

— Exact,» dis-je, réprimant mon envie de fuir à toutes jambes, puisque de toute manière cela me serait impossible...

«Alors, vous me devez cent cinquante dollars, payables maintenant.»

J'entre dans le bureau du médecin. Vient-il à peine d'emménager dans le quartier ou se prépare-t-il à déménager? Petite et étouffante, la pièce est dans un état lamentable; le sol est jonché de la papperasse

que le bureau ne suffit plus à contenir, les fenêtres sont si encrassées que la lumière ne traverse plus les vitres, le climatiseur fait un tapage infernal et j'ai du mal à distinguer le visage de mon interlocuteur à travers l'épaisseur de la fumée. L'interrogatoire commence malgré tout:

«C'était le 29 mars, n'est-ce pas? Vous aviez alors 29 ans, n'est-ce pas? C'était un F-27, n'est-ce pas?»

Etc. Puis les ordres, toujours les mêmes:

«Enlevez vêtements et sous-vêtements, et attendez-moi ici.»

Couchée sur le lit, nue comme un vers, j'essaie de ne pas penser et de me contenter d'examiner la pièce, plus minuscule que la première, et encore plus en désordre; les tablettes et le lavabo débordent de flacons vides, d'enveloppes de pansements, de ciseaux, de diachylons et d'onguents de toutes sortes qui semblent y avoir été lancés au hasard. Comment un médecin peut-il travailler dans un tel bordel?

Je m'interroge même sur sa compétence professionnelle lorsqu'il revient, cigarette au bec, et qu'un peu de cendre tombe sur mes genoux. Sans se troubler, mon peu banal spécialiste trouve dans le fatras un ruban à mesurer et fait le tour de mes cicatrices en notant leur longueur sur un carnet.

«Il y en a treize», affirme-t-il d'un ton doctoral (Comme si je ne le savais pas!). «Allez! Rhabillez-vous. J'enverrai mon rapport à votre avocat d'ici quelques jours. Bonne chance!»

Je traverse la salle d'attente en espérant que la chipie m'ignore. Mais elle ne m'épargne rien: «Votre rendez-vous était bel et bien pour 18 h 30! Il vous a reçue avant parce qu'il a toujours aimé me contredire devant ses patients...» Quelle mégère!

En rentrant, je trouve Jean-Marie et je m'effondre dans ses bras:

«Je n'en peux plus! Combien de médecins devrais-je encore voir avant que ça finisse?

— Courage! Pense qu'au moins tu en as fini avec les rendez-vous en psychiatrie. Il faut absolument que tu tiennes le coup, dans ton propre intérêt: pense à ton avenir!»

Déjà, je commence à regretter de ne plus pouvoir compter sur mes séances de thérapie pour laver dans les larmes des journées comme celle que je viens de vivre. Je m'accroche à mon manuscrit comme à une bouée de sauvetage; même si comme ce soir, je n'écris pas une ligne, me contentant de lire et de relire ce que j'ai déjà écrit, comme pour me convaincre que le pire est derrière, que j'ai fait des progrès sensibles depuis mes premiers pas en physiothérapie, six semaines après mon retour à la maison, par une belle journée de juin...

CHAPITRE 16

Juin 1979.

Dans quelques heures, je devrai reprendre l'ambulance: je commence aujourd'hui mes exercices en physiothérapie à l'Hôpital juif. Gaétan ne me quitte pas; jour après jour, il me soutient physiquement et moralement. Il m'a prévenue tout à l'heure qu'il me faudra du courage pour affronter ce qui m'attend à l'hôpital: «Je ne voudrais pas que tu t'imagines que tu n'auras qu'à prendre des bains tourbillons et à te faire masser. La physiothérapie est extrêmement exigeante et, du moins les premiers jours, tes douleurs vont empirer. Mais si tu veux remarquer un jour, il faudra que tu t'acharnes!»

La perspective de revivre le supplice de l'ambu-

lance m'effraie encore davantage; pour ne plus y penser, je me décide à ouvrir l'enveloppe blanche portant le sigle de l'hôpital de l'Enfant-Jésus, que je dois remettre au chef orthopédiste de l'Hôpital juif. J'ai peur de ce que je vais lire et mes mains tremblent en dépliant le rapport du docteur Jude Carrier. Jusqu'ici, j'ai préféré ignorer les «détails»; aujourd'hui, j'ai besoin de savoir, de mettre des mots sur mes douleurs.

Ce que je lis¹ est loin d'être rassurant, d'autant plus que plusieurs mots m'échappent. Il faudra que je me familiarise avec le charabia médical; j'ai appris beaucoup ces dernières semaines mais il est évident que mon vocabulaire reste plus limité que les dégâts qu'a subis mon pauvre corps.

Les brancardiers plaisantent en m'installant sur la civière mais je ne leur rends pas leur sourire; c'est mon corps qu'on attache comme un objet et je frémis sous la pression des sangles. Toujours attentif, Gaétan les déserre d'un cran. Grâce à sa présence, je supporte assez bien le trajet jusqu'à la clinique orthopédique. Mais une fois là, les choses se gâtent. Le médecin m'annonce qu'il faut enlever mon plâtre actuel pour le remplacer par un plâtre de marche; or, depuis mon arrivée, j'entends les cris des malades et l'horrible bruit d'une scie... Je tremble des pieds à la tête et l'attente me semble interminable malgré la présence de Gaétan. J'observe les allées et venues

1. Voir annexe II, p. 335.

du docteur Hadjipavlou; il visite d'abord les patients qui ne sont pas accompagnés. Je ne comprends pas ce qu'il leur dit parce qu'il parle, selon les cas, le grec ou une sorte de «franglais» qui me reste à peu près incompréhensible malgré mes connaissances des deux langues officielles. Ce qui ne m'empêche pas d'apprécier sa compétence, d'ailleurs.

Enfin, le cher homme en vert s'arrête à ma civière et me demande comment je vais avant de commencer son examen. Il palpe mes pieds en insistant là où mes douleurs sont les plus vives, entre chacun de mes orteils (causalgie), et explique ensuite à l'infirmier — je le déduis par ses gestes — le genre de plâtre qu'il faut m'installer. Gaétan lui remet l'enveloppe renfermant mon histoire de cas. Après l'avoir parcourue en diagonale, il l'enfonce dans sa poche. Je ne sais pas trop ce qu'on va faire de moi. J'ai compris que mon médecin parle de physiothérapie, de plâtre de marche et d'un anti-douleur, mais j'ignore l'ordre de ces étapes et surtout je n'arrive pas à croire que je devrai subir tout cela dans une même journée. Selon Gaétan, c'est pourtant ce qui se passera!

Lorsque la scie traverse l'ancien plâtre, je panique, certaine qu'elle entaillera ma jambe. Je deviens la victime, et l'infirmier, le bourreau, armé d'un carton, d'une règle et d'un crayon. Heureusement, il y a mon ange gardien, Gaétan, pour m'empêcher de pousser plus loin le fantasme: «Il vient pour l'orthèse, ne t'énerve pas, m'explique-t-il, il faut insérer une sorte de renfort dans le talon de ton nouveau plâtre.» Mais lorsque l'infirmier enfle sur ma jambe le bas orthopédique, je me dis que je ne pourrai jamais supporter la sensation du feu roulant le long

de mon mollet et de ma cuisse. Je tremble à un tel point qu'il faut me faire une injection calmante; je reste allongée ainsi durant près de trois heures. Puis, le médecin remet un papier à Gaétan en guise de laissez-passer pour la physiothérapie. Ne voit-il pas que j'ai à peine assez de forces pour rentrer à la maison? Manifestement pas, et il ne me reste qu'à obéir.

La réceptionniste du service de physiothérapie semble encore plus défaite que moi, si c'est possible. «Votre nom, je vous prie?» Gaétan lui présente le papier que nous a remis l'orthopédiste. Elle vérifie la liste et soupire, découragée: «Ah! ces sacrés médecins... vous n'avez même pas de rendez-vous! Je suis désolée mais vous attendrez longtemps: toutes les physiothérapeutes sont prises par d'autres patients.»

Elle tasse ma civière dans un coin car le trafic des fauteuils roulants est aussi dense que celui des voitures en plein centre-ville. Normal: après tout nous sommes vendredi et il est 15 heures!

Une éternité plus tard, on m'appelle enfin. Gaétan pousse mon grabat vers la salle de torture. Je m'attends à tout, sauf au sourire de la jeune femme qui m'accueille. Je reprends vie, j'aime cette voix réconfortante: «Je m'appelle Paula. Venez par ici.» Gaétan me reconduit à l'endroit désigné. Une activité intense règne dans la pièce: les patients se livrent à toutes sortes d'exercices bizarres. Certains soulèvent des poids du fond de leur lit, d'autres s'agitent dans des bassins d'eau et d'autres encore font du vélo sur place.

Je suis à l'horizontale depuis trois mois et voilà que cette Paula me demande de me lever et de marcher. Je crois que je n'y arriverai jamais et pourtant je trouve la force — vient-elle d'elle ou de moi? — de toucher le sol. Gaétan supporte le poids de mon corps et elle me tend les bras: «Allez, viens vers moi, courage!»

Est-ce l'injection ou la volonté de prouver ma force, je réussis à faire quelques pas. Paula fait signe à Gaétan de me laisser aller seule. Et soudain, elle se met à m'applaudir comme une déchaînée. «Bravo! me dit-elle avec enthousiasme. Bravo! You're my pride!»

Je fais ensuite un tour complet du minigymnase, cramponnée de toutes mes forces à une marchette et trop concentrée pour comprendre ce qui m'arrive; je marche enfin!

Après plus de huit heures dans cet hôpital, Gaétan prépare mon retour en ambulance. Je suis complètement vidée en arrivant chez moi et cette nuit-là est ponctuée de bribes de sommeil. Voilà des siècles que je n'avais pas dormi; au propre comme au figuré, j'ai avancé de quelques pas...

CHAPITRE 17

Printemps 1980.

Un autre taxi, un autre rendez-vous dans un autre hôpital, pour une autre expertise. Aujourd'hui, j'attends le docteur Lambert, gynécologue, — ordre de Québécois — pour évaluer la condition de mes organes intimes qui eux, sont en bon état de marche. Il faut ce qu'il faut mais j'ai l'impression d'avoir perdu un droit que je croyais inaliénable, celui de choisir son médecin: Québécois choisit pour moi et c'est son droit.

La porte du docteur Lambert s'ouvre enfin et, surprise, j'aime tout de suite sa tête. J'ai cette habitude — dont je n'arrive pas à décider si elle est bonne ou mauvaise — de me faire une opinion des gens

à première vue. Et cet homme me plaît tout de suite.

Il m'inspire confiance avec sa pipe et son odeur de thé des bois. Et dès que nous commençons à parler, mon impression se confirme. Il m'a invitée à m'asseoir et lui est resté debout; il me regarde directement dans les yeux et va droit au but:

«J'ai lu votre triste dossier et, indépendamment de mon rôle d'expert impartial dans la cause qui vous amène ici, je voudrais vous dire que vous êtes un exemple de courage pour l'humanité en général et pour moi en particulier. J'éprouve infiniment de respect et d'admiration à votre égard et je tenais à ce que vous le sachiez.»

Se peut-il que de si belles paroles s'adressent à moi? Ce qu'il vient de me dire agit comme un baume sur mes blessures et ravive justement ce courage dont j'ai tellement besoin. Cette fois, les larmes qui me montent aux yeux sont des larmes de joie et pour la première fois, toutes les questions d'un expert me semblent justifiées, aucune ne m'agresse.

De même, l'examen gynécologique auquel il procède, bien qu'extrêmement minutieux, reste respectueux et délicat. Nous revenons nous asseoir au bureau et, autre première avec les experts, il m'informe de ce que son rapport contiendra, même si ce n'est pas agréable à dire:

«Vos fractures au bassin sont à ce point sérieuses qu'il me faut rendre un verdict d'incapacité d'enfanter. Le poids d'un bébé vous obligerait à garder le lit tout le long d'une grossesse et l'effort que vous devriez fournir pour accoucher risquerait d'entraîner de sérieuses complications. Je suis désolé d'avoir à vous apprendre une telle nouvelle», termine-t-il.

Je ne m'attendais pas à entendre cela et, en effet la nouvelle me frappe durement; j'en ai le souffle coupé. Pourtant, toute son attitude et sa façon de me mettre au courant atténue largement le choc.

La chaleur et la douceur que dégage cet homme sont aux antipodes des comportements «victimisants» et infantilissants des autres experts. Il s'adresse à moi comme à une adulte à part entière et, beaucoup à cause de lui, je réagis en adulte. Je ne me sens pas écrasée par une autre catastrophe.

Je remercie le docteur Lambert et je pars, sonnée par le coup mais bien en vie, même si les pensées se bousculent dans mon esprit.

Je viens d'apprendre que je n'aurai plus jamais le choix d'enfanter. Je viens de perdre un privilège immense, celui de donner la vie à un autre être, juste comme on vient de me redonner la mienne. Peut-être aurais-je dû mettre un enfant au monde avant mes 29 ans? Aujourd'hui, il est trop tard. Je dois m'incliner devant une décision que j'ai évité de prendre jusqu'ici, et que le destin a prise pour moi.

En plein jour, je raisonne le plus sainement possible sur cette nouvelle épreuve. Je ne veux pas me laisser abattre, mon équilibre est trop précaire. Mais une fois la nuit venue, les cauchemars remontent. Je pense à cette femme enceinte qui est morte avec son enfant dans le ventre pendant le crash. Pourquoi pas moi? Pourquoi suis-je encore vivante? Pourquoi la vie — la mort — est-elle aussi injuste?

Est-ce que je méritais cette chance? Plus que cette autre femme qui allait devenir mère? Je vis encore et elle ne vit plus. Ni elle, ni Danièle, ni les 15 autres. Alors je dois payer le prix. C'est le châtement.

CHAPITRE 18

Juillet 1979.

Une nouvelle douleur s'est terrée sous mon plâtre de marche. N'est-elle que la conséquence normale de mes premiers pas ou autre chose? Je n'identifie pas la source du mal mais je sais qu'il ne fait que s'aggraver. Gaétan a doublé le dosage de mes comprimés et Lyse éponge mon front, en changeant sans cesse de serviette pour qu'elle reste bien froide. Inquiets de constater que ces mesures ne me procurent aucun soulagement, Lyse et Gaétan décident de téléphoner à un ami médecin. Comme mon état empire, après trois téléphones, ce dernier arrive chez moi aux petites heures du matin. En me voyant dans une telle détresse, il caresse mon visage et compose

le numéro de téléphone du spécialiste qui s'occupe de moi. À la fin de leur conversation, il nous déclare:

«Nous allons faire revenir l'ambulance. Le docteur Hadjipavlou nous rejoindra à l'urgence de l'hôpital.»

Je reconnais les ambulanciers qui m'ont ramenée aujourd'hui; ont-ils travaillé sans arrêt depuis? J'ai peur qu'ils soient épuisés, qu'ils m'échappent en bas de l'escalier et pourtant, je voudrais qu'ils se dépêchent: «Faites vite, dis-je, je ne pense pas pouvoir résister longtemps à une telle douleur.»

Nous arrivons à l'urgence à quatre heures du matin. Manifestement soucieux, le docteur Hadjipavlou se dirige vers moi; je suis incapable de cacher ma souffrance tandis qu'on m'amène jusqu'à la salle des plâtres. Cette fois, le bruit de la scie ne m'affole plus; c'est la mort que je redoute.

Le médecin m'explique: «Il faut dégager le genou» et il découpe une fenêtre dans le plâtre à l'endroit indiqué. Aussitôt, la douleur se calme: le plâtre trop serré avait bloqué le flux sanguin de ma jambe.

Les ambulanciers me ramènent chez moi. Je ne ferme pas l'oeil de la nuit, la peur de mourir combattant mon besoin de sommeil. L'angoisse déclenchée par ce que je viens de vivre me ramène à la salle des soins intensifs. Je demande à Lyse de me guetter constamment; il me semble qu'en sa présence, je risque moins de sombrer.

Mon désir est exaucé; la nuit, Lyse ne me quitte plus, le jour c'est Gaétan qui veille sur moi. Depuis des semaines, il s'est installé dans mon quotidien

bourré d'incertitudes et d'anxiétés. Dès son arrivée, il chasse les signes de mes longues nuits et en lui-même, ce rituel me rassure. Je sais qu'il lavera mon corps, changera les draps, glissera discrètement la bassine au centre du matelas et ira préparer notre petit déjeuner. Ensuite, il me fera faire quelques exercices: «Rappelle-toi, dit-il, que tous tes efforts pour marcher ici diminueront tes souffrances en physiothérapie.»

Encouragée, je progresse effectivement de quelques pas...

Je me souviendrai toute ma vie de ma rééducation en physiothérapie. Le gymnase représente à mes yeux une salle de torture. À tous les malades, Paula ne cesse de répéter: «Si vous avez mal, c'est que vous êtes en train de guérir.» Cette femme m'impressionne plus que tous les autres thérapeutes. Travailler avec elle est une immense chance: il me semble que si elle n'était pas là, je ne pourrais jamais réapprendre à marcher. Aujourd'hui, elle me fixe de ses beaux yeux verts avant de prendre la parole:

«Si tu as confiance en moi comme moi j'ai confiance en toi, on fera la paire. Je vais te faire marcher! Tu vas serrer les dents et tu vas y arriver. À chaque pas, il te faut dépasser la douleur car la douleur t'empêche de fonctionner. Viens, que je te sorte de ce fauteuil roulant.»

Et grâce à ces mots, j'arrive à me lever. Cent larmes pour un pas. Les autres patients m'observent mais moi je suis trop occupée pour les voir exécuter leurs exercices. J'ai quand même remarqué que la prépo-

sée aux équipements sort de la pièce dès que j'arrive. Un jour, je l'entends dire: «Je ne veux plus la voir pleurer; je ne supporte pas de voir cette jeune femme souffrir.»

Paula est exigeante et c'est indispensable: la douceur des gestes ne correspond guère aux exercices thérapeutiques. Je préfère sa confiance en moi à toutes les gentillesse. Pourtant, des gentillesse, il y en a aussi. Ainsi, au bout de trois heures d'exercices, Paula me lance toujours: «Veux-tu un bon café?» Et je déguste avec elle un café effectivement meilleur que tous les autres. Ces petites attentions m'intimident un peu: les autres malades n'y ont pas droit.

Paula n'est pas seulement ma physiothérapeute. Elle exerce sur moi une sorte de pouvoir assez difficile à décrire parce qu'il ne passe pas par les mots mais par le regard. Je puise ma force dans ses yeux car la souffrance m'empêche souvent d'entendre ses directives; j'exécute des mouvements comme une somnambule, comme si elle m'hypnotisait.

Tous les matins à la même heure, je retrouve les mêmes patients. Sans mon accident, je n'aurais jamais vu autant de misère humaine. Jambes fracturées, doigts coupés, épaules disloquées, tous viennent dans ce service avec le même espoir: celui de guérir. Mais tous n'ont pas le même seuil de tolérance à la douleur, ni la même force; tous n'ont pas quelqu'un qui veille sur eux avec amour et dévouement; tous n'ont pas autant que moi envie de vivre. J'apprends que j'ai de la chance dans ma malchance.

Paula est Juive. À part mon avocat, je ne connais aucun membre de cette communauté, et j'ai honte

de ne rien savoir de sa religion et de sa culture; j'essaie d'y remédier en questionnant Paula et en regardant autour de moi; après tout, je suis dans un hôpital juif... J'apprends à comprendre un peu mieux ce peuple qui d'une génération à l'autre a tant souffert et en a gardé de si profondes cicatrices. J'entends parfois les plus vieux, eux aussi des survivants, parler des camps de concentration; je comprends que ma souffrance n'est rien à côté de la torture réelle, infligée volontairement par d'autres êtres humains.

Après une vingtaine de marathons en physiothérapie, on s'apprête à débarrasser ma jambe de son plâtre de marche. Mon fidèle ami Gaétan m'accompagne en ambulance jusqu'à l'Hôpital juif. Le docteur Hadjipavlou m'y «attend» à huit heures mais moi je m'attends à l'attendre au moins huit heures. Je commence à connaître mon métier de «patient». Allongée sur ma civière au milieu des autres blessés, je reconnais plusieurs visages: nous avons toujours rendez-vous à la même heure. Je dois encore subir les questions des nouveaux venus: «Accident d'auto? De ski? Que vous est-il arrivé?»

Difficile de ne pas répondre, nous sommes tous dans le même bateau! «J'ai eu un accident d'avion.» D'A-V-I-O-N! Toujours la même stupéfaction, les mêmes commentaires: «Vous avez dû avoir peur! Vous deviez être certaine de mourir!» C'est ça ou autre chose: «Combien de morts déjà? C'était un F-27, n'est-ce pas?» Ou bien: «C'était au décollage, je crois. Je m'en rappelle! J'écoutais la radio...» Ou encore: «J'ai un ami qui devait prendre ce même vol, quelle chance! Ou plutôt, quel malheur! Enfin, on ne sait que dire dans votre cas, n'est-ce pas?» Me

voyant coincée, Gaétan déplace ma civière à l'abri des regards inquisiteurs. Je vois mon histoire faire le tour de la salle, de bouche à oreille. Certains s'exclament: «Mais oui, elle était là la semaine dernière! Comment, vous ne saviez pas?» Une dame se lève et vient jusqu'à moi:

«Avez-vous des fractures au bassin?»

— Oui, dis-je.

— Alors ce sera long, très long. Avez-vous commencé vos exercices en physiothérapie?

— À peine, dis-je.

— Alors ce sera douloureux, très douloureux. Prenez mon cas par exemple. Je me suis fracturé le bassin l'hiver dernier, et le docteur, Hadjipavlou, — j'ai le même médecin que vous, n'est-ce pas? — n'a réussi qu'à l'endolorir. Ah! c'est un bon médecin, ne craignez rien surtout, mais il est trop occupé pour bien soigner ses malades. Si je peux vous donner un conseil...»

Est-ce pour tuer les trop longues heures dans les corridors? Les patients prescrivent aux autres malades ce qui a été bon dans leur cas particulier; la multiplicité des conseils et des prévisions de catastrophes suffirait à inquiéter la plus optimiste des malades. Cette terrible atmosphère d'hôpital accentue mon anxiété de jour en jour. «Que faites-vous sur une civière?» C'est le docteur Hadjipavlou. «Apportez-lui un fauteuil roulant!» Il s'éloigne et revient une heure plus tard: «Debout! Marchez, sinon je ne retire pas votre plâtre. Vous n'avez pas apporté vos chaussures?»

«J'ai des sandales, réplique Gaétan.

— Procurez-vous de meilleurs souliers la prochaine fois. Allons debout! Avancez! Avez-vous

fait vos exercices en physiothérapie?

— Oui, dis-je, toute tremblante.

— Et à la maison aussi?»

Gaétan vient à mon secours:

«Elle fait ses exercices tous les jours.

— Bien. Marchez jusqu'à la salle des plâtres.»

Je fais un effort indescriptible pour marcher le mieux possible car si ma démarche est trop tortueuse, je sais qu'on refusera de libérer ma jambe du carcan blanchâtre que je traîne depuis des semaines.

J'attends le verdict avec impatience: «Pas mal. Allongez-vous ici, je vous envoie l'infirmier.» Gaétan m'installe tant bien que mal et nous savourons notre petite victoire. Malgré tout, j'ai le cœur serré.

Une heure plus tard, l'infirmier arrive, la scie à la main. La peur m'envahit à nouveau, en même temps que les dernières images de l'avion qui tombe. J'ai le vertige, et je me recroqueville tandis que la scie entame le plâtre dans un horrible vacarme. Ma jambe va-t-elle exploser? Ma pauvre jambe que je n'ai pas vue depuis plus de trois mois, combien porte-t-elle de cicatrices? J'ai peur de regarder. Gaétan devine ce qui se passe en moi et m'encourage en chuchotant:

«Regarde comme on a fait du beau travail à Québec.»

En vain. Je ne veux pas voir le travail soi-disant artistique du chirurgien. Ma jambe est légère mais elle reste de bois, me semble-t-il, comme un membre artificiel qu'on aurait greffé à ma chair et qui lui serait étranger. Au point qu'elle le rejette.

Sitôt son travail terminé, l'infirmier nous abandonne. Une odeur nauséabonde se répand dans

toute la pièce; horrifiée, je constate qu'elle se dégage de moi:

«Gaétan! Je t'en supplie, dis-moi pourquoi ma jambe sent la pourriture! C'est affreux!

— C'est à cause du plâtre, me rassure-t-il, et c'est tout à fait normal.»

Normal, cette puanteur fétide? Je n'arrive pas à y croire! Gaétan en a vu d'autres, pas moi. Personne ne m'a prévenue de ce choc nasal. À force de m'examiner, Gaétan aperçoit une plaie derrière mon talon; il sort dans le corridor en quête de l'infirmier, et revient bredouille:

«Je vais la désinfecter moi-même», m'annonce-t-il en fouillant dans les tiroirs et les armoires pour y dénicher le nécessaire.

Ma honte est encore plus forte que ma peur et je me demande comment nous pourrions supporter plus longtemps cette odeur aussi tenace qu'écoeuvrante et qui ne semble pas s'atténuer.

Dès que mon talon est pansé, Gaétan me réinstalle dans un fauteuil roulant. Je suis en larmes et complètement épuisée mais il me faut encore attendre le retour du docteur Hadjipavlou pour subir d'autres examens orthopédiques. Et ce n'est pas tout: pour réduire au minimum mes déplacements, on m'a donné rendez-vous aujourd'hui même pour un examen gynécologique. Tous les antibiotiques que j'ai avalés ces derniers temps ont détruit ma flore bactérienne et favorisé l'apparition d'une infection vaginale qui me tracasse depuis quelques jours.

Je passe d'abord les radiographies de la jambe. Dieu merci, le technicien est resté dans sa guérite

et se sert du micro pour me donner ses directives car l'odeur ne se dissipe pas aussi facilement que je l'espérais. Gaétan me réinstalle ensuite dans mon fauteuil roulant et nous nous armons de patience.

Finalement, on crie enfin mon nom au micro: je dois me rendre au service de gynécologie. Gaétan y conduit une femme exténuée, apeurée, souffrante et honteuse, tassée sur elle-même sous son drap blanc; et l'attente recommence, une attente de plusieurs heures que seule la tendresse de Gaétan allège un peu. Alors que je n'espère plus rien, une infirmière vient me chercher:

«Nous vous la ramènerons bientôt», précise-t-elle à Gaétan, en poussant mon fauteuil vers une petite chambre entourée de rideaux. Je suis dans un tel état d'épuisement et j'ai si mal que j'en ai des hallucinations: j'ai peur qu'on m'enlève, qu'on me déporte, bref je suis en plein délire et je réclame Gaétan. Peine perdue. Et tout à coup, dans un éclair de lucidité, j'ajoute: «J'exige qu'il assiste à l'examen, c'est mon mari, après tout!» Changement d'attitude: «C'est votre mari! Mais il fallait le dire plus tôt, madame! Je vais le chercher.»

À cause de son nouveau statut, on autorise Gaétan à me dégager de mon drap et à m'installer lui-même les pieds dans les étriers. Et je reste comme ça une autre heure, les jambes écartées, au bord de la folie. Un jeune médecin arrive, accompagné de six autres sarraus blancs. «Vous permettez que ces étudiants assistent à l'examen?», me demande-t-il pour la forme en leur faisant signe d'approcher. Ils sont si nombreux et si sûrs de mon consentement que je ne trouve pas le courage de refuser. Ma honte se

multiplie par huit et je me sens obligée de préciser l'origine de ma puanteur et de m'en excuser. Bien qu'on me rassure avec des «Nous avons l'habitude!», je suis profondément humiliée.

«Détendez-vous, voyons! Relaxe!» ordonne le jeune médecin contrarié, en enfonçant son doigt ganté dans mon vagin contracté à l'extrême: «À quand remonte votre dernière relation sexuelle?», demande-t-il, ce qui me rappelle sans ménagement, mon abstinence forcée. «Prenez-vous la pilule?»

«J'en prends des tonnes, mais pas celle-là...

— Le test que je vais vous faire sert à détecter les maladies transmises sexuellement...»

Son ton «averti» m'exaspère au plus haut point et je meurs d'envie de lui demander depuis quand on attrape des maladies vénériennes dans les salles d'opération et sur les civières des hôpitaux.

«Soyez plus calme, voyons! Détendez-vous», insiste-t-il encore.

Je l'étranglerais! Qui pourrait se détendre avec la douleur qui ravage ma jambe et mon bassin, dans cette position grotesque, sous une dizaine de regards braqués sur son sexe? Ce type est peut-être détendu mais il a le cerveau ramolli, c'est sûr. Qu'il en finisse au plus vite et qu'il déguerpisse...

Délivrés de sa présence, Gaétan et moi attendons les résultats des tests. Notre fin-finaud revient au bout d'une demi-heure et nous remet deux bouteilles de pilules, une pour Gaétan et une pour moi. De celle-là, nous avons ri à gorge déployée: mon faux mari était atteint de ma fausse maladie à cause de relations sexuelles que nous n'avions jamais eues, ni dans nos balades sentimentales en ambulance, ni dans leurs romantiques corridors...

À 16 heures, je dois me rendre en physiothérapie: la journée n'est pas finie. «Demandez à Paula de vous apprendre à manipuler les béquilles et rentrez à la maison», m'a recommandé le docteur Hadji-pavlou.

Gaétan pousse mon fauteuil roulant jusqu'au sous-sol où Paula accueille une femme défaite. A-t-elle deviné quel genre de journée je viens de vivre? Elle me prend dans ses bras et je fonds en larmes, en m'excusant de sentir mauvais. «Viens par ici, je vais laver doucement ta jambe.» Et pendant qu'elle s'exécute, pour la première fois, j'ose regarder ce corps étranger. Autre surprise: je ne m'attendais pas à la trouver couverte de poils fort disgracieux... «Il ne faut surtout pas le couper, m'avise Paula, souviens-toi que ta jambe est aussi fragile qu'une pierre précieuse.»

Assise sur le bord du lit orthopédique, elle prend ma jambe avec précaution dans la paume de sa main:

«Regarde dans mes yeux et plie-la un peu.

— Tu ne vas pas la casser, dis-je en ne blaguant qu'à moitié.

— Non, je vais plutôt la redresser.»

Je sens ma jambe fondre dans le mouvement de son bras et je me laisse aller. Paula est satisfaite, tout va bien: «Maintenant, tu peux rentrer...» Je m'étonne un peu:

«Et les béquilles?

— Pas de béquilles avant quinze jours. Il faut d'abord te procurer une marchette pour tes exercices, et tu auras encore besoin de ton fauteuil roulant pendant quelque temps.»

Dans l'ambulance, pour la première fois depuis l'accident, je m'endors profondément.

CHAPITRE 19

Mars 1980.

Les expertises médicales ne me laissent aucun répit. Cette fois, c'est chez un autre orthopédiste que j'ai reçu l'ordre de me présenter; il est mandaté par Québécois pour fournir un rapport sur mon état.

Le taxi me dépose dans l'est de la ville; le petit bureau est situé dans un sous-sol et, oh! surprise, je n'attends pas. Le médecin m'accueille lui-même; c'est un homme d'âge mûr qui semble ne pas avoir une minute à perdre. Il entre dans le vif du sujet sans ménagement et moi, instantanément, je me retrouve dans un F-27 en flammes.

«Où étiez-vous assise déjà?» «Qu'avez-vous senti au moment de l'explosion?» «Vous souvenez-vous du moment où vous êtes tombée?» «Où avez-vous senti l'impact?» «Soyez plus précise...» «Pourriez-vous reprendre l'avion?» «Pourquoi ne travaillez-vous pas?» «Où avez-vous mal exactement?» «Quand pensez-vous reprendre votre travail?» «Faites-vous tous les jours vos exercices de physiothérapie?» «Déshabillez-vous. Marchez. Reculez. Tournez lentement sur vous-même. Tenez-vous droite. Penchez-vous. Étendez-vous. Détendez-vous. Levez la jambe gauche. La jambe droite. Pliez le genou. Plus loin. L'autre genou. Poussez le plus fort possible votre pied sur ma main. L'autre pied.» «Pourquoi portez-vous cette orthèse?» «Pourquoi avez-vous besoin d'une canne... Habillez-vous.» «Allez au deuxième étage et remettez ce papier au technicien; je veux de nouvelles radiographies...»

Je me rhabille et je me rends au deuxième, résignée malgré des soubresauts de révolte. Encore une fois je me déshabille, je m'allonge sur la table glacée, surmontée d'énormes appareils. De la cabine, un homme invisible commande et j'obéis: «Respirez. Ne respirez plus. Respirez. Ne respirez plus. Tournez le genou vers l'extérieur. Non, l'extérieur! Encore. Encore un peu. Ne bougez plus. Ne respirez plus...»

Je reviens à la maison, exténuée, dégoûtée et endolorie des pieds à la tête. Ils ne me laisseront jamais tranquille... Au début, je ne comprenais pas pourquoi le rapport extrêmement détaillé du docteur Hadjipavlou ne suffisait pas; les radiographies n'étaient-elles pas éloquentes? Non, m'avait

expliqué Jean-Marie, pas pour «la partie adverse». Il fallait tout vérifier, plutôt deux fois qu'une. S'incliner et donner des preuves. Or, ces preuves-là sont inscrites dans mon corps! Preuve que je ne suis plus qu'une pauvre handicapée, preuve que j'ai subi des dommages irréparables, preuve que je ne remarquerai plus jamais comme avant, preuve que je ne pourrai plus reprendre mon travail, preuve que je dois recevoir une compensation alors que je sais, moi, de plus en plus douloureusement, que rien, aucune somme d'argent, si importante soit-elle, ne pourra jamais me redonner un corps intact, une vie intacte.

Je déteste à l'avance cet argent qu'officiellement je m'appête à réclamer. Je n'en veux pas, il me répugne. Seule, je ne réclamerais rien. Pas un de ces dollars pourris qui ne compenseront jamais rien. Jean-Marie me ramène à la réalité. «Pense à ton avenir; que deviendras-tu si tu ne peux plus travailler?» Justement, c'est à cela que je ne veux pas penser. Je ne veux pas prouver à d'autres que je suis infirme; j'essaie de toutes mes forces de me prouver le contraire, de ne pas le croire; tous les jours, je me bats contre mon corps pour que ce ne soit pas vrai...

Mais je sais que Jean-Marie a raison, que le reste de ma vie, que je l'admette ou non, dépend de ces démarches légales. Alors je fais un compromis. Je l'autorise à réclamer pour moi, je signe des papiers, je vais aux rendez-vous des médecins-experts. Et c'est tout. Pour le reste, j'essaie d'oublier que réclamer de l'argent, c'est évaluer en dollars et en cents chaque incapacité, chaque cicatrice, chaque douleur, chaque pas.

Je lui suis infiniment reconnaissante de m'épargner toutes les démarches dont il se charge. Je sais que mon sort financier, mon avenir matériel repose entièrement sur lui; d'autres me soignent, me dorlotent et je suis parfois tentée d'oublier qu'à un autre niveau, c'est ce qu'il fait aussi, à sa manière. Il faut que je m'en souviene, que je lui facilite la tâche.

La maladie coûte cher. Chacune de mes petites balades en ambulance se chiffrait à 100 \$ et elles étaient presque quotidiennes à l'époque. Je prends tellement de taxis que je tombe parfois deux jours de suite sur le même. Lyse range les reçus en ordre chronologique et ils s'accumulent à une vitesse vertigineuse.

Comme l'accident est arrivé pendant mes heures de travail, le ministère, de concert avec la Commission de la santé et de la sécurité au travail (CSST) continue de m'expédier un salaire. Mais cette situation n'est que provisoire... Je suis encore une malade «toutes dépenses payées» et j'ai de la chance parce que d'autres, dans la même situation ou pire encore, n'ont pas un sou. Et si je ne veux pas que leur sort, sur lequel je m'apitoie, devienne le mien, il faut que j'accepte d'agir.

Oui, je sais, je ne peux pas ignorer que je n'ai pas le choix, qu'il faut qu'une poursuite soit intentée. Merci Jean-Marie de t'occuper de tout et de m'en parler le moins possible.

Mercredi, 5 mars 1980.

Comme tous les soirs, je regarde religieusement le téléjournal de 18 heures avec Lyse qui se détend après une journée épuisante. Jean-Marie n'est pas encore rentré. Bernard Derome me relie au monde extérieur, ce monde où je ne suis plus et qui continue de tourner et de s'agiter sans moi. Je suis allongée sur le sofa, confortablement. Lyse ouvre une bouteille de vin blanc et m'en propose un verre pendant que Bernard Derome lit les grandes manchettes. Et tout à coup...

IL PARLE DE MOI! Il dit que Johanne de Montigny, l'une des sept survivants de l'écrasement du F-27 de Québécoir, le 29 mars 1979, vient d'intenter contre la compagnie aérienne et la compagnie Rolls-Royce qui fabrique les moteurs de ces avions une poursuite en dommages et intérêts de **QUATRE MILLIONS TROIS CENT SOIXANTE DEUX MILLE CINQ CENT DOLLARS!**

Ils sont fous! **QUATRE MILLIONS!** Qu'est-ce que ça veut dire? Lyse. qu'est-ce que ça veut dire? **JEAN-MARIE!** Je suis complètement paniquée. Je veux rejoindre Jean-Marie et mon avocat. **QUE SE PASSE-T-IL?** Lyse essaie en vain de me calmer...

«Ce chiffre n'est qu'une réclamation théorique», s'acharnent à m'expliquer Jean-Marie et Avrumi. «Il s'agit seulement d'accélérer le processus de règlement; il n'a rien à voir avec ce que vous recevrez en fait. Demander le maximum fait partie des règles du jeu...»

Comme une espèce de tactique, ai-je fini par comprendre, dont on a oublié de me prévenir tellement je manifestais d'indifférence pour les

démarches en cours. Une tactique pour alerter les médias et l'opinion publique, je comprends. Mais pour moi, le choc est brutal.

Le lendemain, à mon grand désespoir, la nouvelle est dans tous les journaux, souvent en page trois, avec mon nom en toutes lettres:

LA PRESSE, jeudi 6 mars 1980
Accident de l'Ancienne-Lorette
POURSUITE DE \$ 4.36 MILLIONS CONTRE
QUÉBÉCAIR

Une jeune femme de 29 ans, Mlle Johanne de Montigny, qui, jusqu'au printemps dernier était la secrétaire principale de l'ex-ministre de l'Industrie et du Commerce, M. Rodrigue Tremblay, a intenté hier après-midi une poursuite totale de \$4,362,500. contre la compagnie aérienne Québécair et la fabricante de moteurs d'avion Rolls-Royce.

Mlle de Montigny avait été l'une des vingt-quatre personnes blessées ou tuées, le 29 mars, dans l'écrasement d'un F-27 de Québécair, alors que l'appareil venait de décoller de l'aéroport de l'Ancienne-Lorette.

Selon la poursuite, l'un des moteurs aurait fait explosion, au moment même du décollage, mais le pilote aurait continué à survoler la piste, et c'est alors que l'avion se serait écrasé.

La poursuite énumère une douzaine de blessures graves qu'elle a alors subies. Après avoir subi plusieurs interventions chirurgicales, la

victime doit maintenant s'astreindre à des traitements à la fois physiologiques et psychiatriques.

JOURNAL DE MONTRÉAL,
jeudi 6 mars 1980
POURSUITE DE \$4,362,500.

CD- C'est une poursuite de \$4,362,500. qui a été intentée, hier, en Cour supérieure contre la compagnie Québécoir par Mlle Johanne de Montigny, 29 ans.

Cette poursuite de plus de \$4 millions qui vise également la compagnie Rolls-Royce a été intentée à la suite de l'écrasement d'un appareil F-27 à bord duquel elle se trouvait le 29 mars 1979 alors que survint cette tragédie aérienne. L'avion s'est écrasé quelques minutes après avoir quitté l'aéroport de l'Ancienne-Lorette et a entraîné le décès de 17 personnes. La plaignante agissait à l'époque comme secrétaire du ministre québécois à l'Industrie et au Commerce, monsieur Rodrigue Tremblay.

La jeune femme est depuis totalement invalide et donc incapable de travailler en plus d'être toujours sous le coup du choc émotif.

LE DEVOIR, jeudi 6 mars 1980
LE F-27 DE QUÉBÉCAIR: NOUVELLE
POURSUITE

Une femme de 29 ans, Mlle Johanne de Montigny, a intenté hier une poursuite de \$4,362,500. contre la compagnie aérienne Québécoir et les fabricants de moteurs Rolls-Royce, à la suite de l'écrasement d'un avion F-27, dans lequel elle prenait place, le 29 mars 1979.

Mlle de Montigny, qui habite Montréal, agissait à ce moment comme secrétaire du ministre Rodrigue Tremblay à l'Industrie et au Commerce.

L'écrasement de l'appareil, survenu peu après son décollage de l'aéroport de l'Ancienne-Lorette, en banlieue de Québec, avait entraîné dans la mort 17 personnes, en plus de faire de nombreux blessés dont Mlle de Montigny.

Cette dernière, qui gagnait un salaire annuel de \$22,707. est désormais totalement invalide et incapable de travailler, en plus d'avoir subi de nombreuses opérations et d'être toujours assujettie à des traitements psychologiques, physiologiques et psychiatriques.

Sa poursuite mentionne que Québécoir a fait preuve de négligence en mettant en service un avion en mauvais état et que le fabricant des moteurs doit être tenu responsable également pour les défauts décelés dans l'un des moteurs qui a causé la catastrophe.

**THE GAZETTE, Thursday, March 6,
1980
SEEKS \$4.35 MILLION
AIR CRASH VICTIM SUES**

A 29-year-old Montreal woman, one of seven survivors of a Quebecair crash near Quebec City last March 29, filed a \$4.35 million damage suit yesterday against the airline and Rolls-Royce Canada Ltd.

Rolls-Royce was the manufacturer of the engines of the F-27 turboprop which crashed shortly after taking off from Quebec City for Montreal, killing 17 of the 24 people aboard.

Johanne de Montigny alleges in her Superior Court action that the crash was the fault of both companies, since the plane's right engine exploded and fell to the runway during take-off.

de Montigny, who is not married, says that at the time of the crash she was earning \$22,700 a year as secretary to the Quebec's industry and commerce minister.

Since the accident, she has been in constant pain, «virtually totally disabled, incapable of doing any work... or participating in social or sports activities or travelling».

She further alleges that as a result of the accident she «will be unable to bear children», and has been under psychiatric care.

Her lawsuit claims \$1.5 million for loss of future earnings, \$1.5 million for cost of future

care, \$500,000. for psychological damage, \$250,000. for pain and suffering, \$250,000. for loss of childbearing capacity, \$250,000. for loss of enjoyment of life and \$100,000. for cosmetic damage.

La panique est passée mais je reste abasourdie et incrédule. Les 4 362 500 \$ que «je» réclame à grands cris dans tous les médias doivent bien s'expliquer quelque part? «En effet, dit Jean-Marie, je n'ai rien inventé. Lis ce document et vérifie toi-même!» Le document est effectivement saisissant:

Plaise à la Cour d'accueillir la présente demande en condamnant les défenderesses à payer à la demanderesse la somme de \$4,362,500.00, avec intérêts et indemnités, à compter de la date du dépôt de la présente action, en appliquant à ce montant un pourcentage égal à l'excédent du taux d'intérêt fixé selon l'article 53 de la Loi du ministère du Revenu (sr. 1964 - c.66) sur le taux égal d'intérêt et les frais, incluant les frais d'expertises.

Montréal, le 28 février 1980
Orenstein-Ruby-Michelin-Orenstein
Procureurs de la demanderesse

DÉCLARATION DE LA DEMANDE-RESSE

La demanderesse déclare ce qui suit:

1. Qu'en tout temps pertinent aux présentes, la défenderesse Québécois

- était un transporteur aérien ordinaire engagé, inter alia, dans le transport de passagers;
2. Que la défenderesse effectuait des vols entre les villes de Québec et de Montréal;
 3. Que le 29 mars 1979, la demanderesse était un passager à bord du vol 255 de Québecair à Montréal;
 4. Que l'avion connu comme un F-27 appartenait et était géré par la défenderesse Québecair;
 5. Que ledit avion a été fabriqué par Fairchild Industries Inc. des États-Unis d'Amérique;
 6. Que les moteurs dudit avion ont été fabriqués par Rolls-Royce et examinés et réparés par Rolls-Royce (Canada) Ltd;
 7. Que le F-27 ci-haut mentionné devait décoller de l'aéroport de l'Ancienne-Lorette dans la ville de Québec et atterrir à l'aéroport de Dorval à Montréal;
 8. Que la demanderesse enregistra ses bagages avant l'embarquement, puis embarqua dans l'avion;
 9. Qu'à ou environ à 18 h 51 le 29 mars 1979 ledit avion décolla et quitta la piste d'envol de l'aéroport de l'Ancienne-Lorette dans la ville de Québec;
 10. Qu'au cours du décollage, le moteur de droite dudit avion explosa et tomba sur la piste d'envol;
 11. Que nonobstant ce fait, ledit avion poursuivit sa montée sans le moteur de droite;

12. Que conséquence à ce fait, l'avion s'écrasa, tuant dix-sept de ses vingt-quatre occupants et en blessant sept autres;
13. Que les défenderesses sont responsables dudit écrasement parce que:
 - (i) elles furent négligentes et/ou imprudentes;
 - (ii) l'avion était sous le contrôle de la défenderesse Québécois;
 - (iii) le moteur fut examiné par Rolls-Royce (Canada) Ltd;
 - (iv) aucune procédure adéquate fut prise afin d'éviter l'accident;
14. Que les défenderesses sont conjointement et solidairement responsables de tous les dommages dudit écrasement;
15. Que par lettre datée du 11 juillet 1979, la défenderesse Québécois a admis sa propre responsabilité et celle de Rolls-Royce;
16. Qu'avant ledit écrasement, la demanderesse était secrétaire principale de l'Honorable Ministre de l'Industrie et du Commerce;
17. Que la demanderesse gagnait approximativement \$22,707.00 par année;
18. Que la demanderesse âgée de 29 ans et célibataire jouissait d'une excellente santé avant l'accident, également d'un bon travail, d'une vie sociale et sportive, incluant le ski, les voyages, etc.;
19. Que la demanderesse avait un excellent

- travail, dont les possibilités de promotion étaient excellentes;
20. Que la demanderesse s'adaptait aux rigueurs et aux tensions existant dans un bureau de ministre gouvernemental, exécutant ses tâches de façon compétente et expéditive;
 21. Que suite à l'accident, la demanderesse est virtuellement totalement invalide, incapable d'effectuer tout travail, d'entretenir sa maison et de participer à des activités sociales, sportives ou de voyages;
 22. Que la demanderesse a subi les blessures suivantes:
 - avant-bras droit: difformité, cicatrices;
 - fracture du bassin avec multiples lacérations dans la région du tronc;
 - fracture des vertèbres L2, L3, L4;
 - déchirure du ligament colatéral;
 - paralysie complète du nerf péronier, aggravée par une causalgie;
 - fractures multiples des côtes;
 - déplacement de l'omoplate;
 - maladie pulmonaire restrictive;
 - syndrome du vertèbre lombo-sacré avec dysfonction du nerf rachidien S1;
 - sciatalgie gauche;
 - sensibilité le long du nerf sciatique;
 - sensibilité le long de la colonne lombo-sacrée;

instabilité latérale et colatérale du ligament;

névrose anxieuse post-traumatique;

arthrite traumatique;

cicatrices et dommages esthétiques;

contusions multiples et lacérations.

23. Que la demanderesse a subi des soins psychiatriques depuis l'accident;
24. Que la demanderesse est en douleurs constantes depuis l'accident;
25. Que la demanderesse ne pourra plus porter d'enfants;
26. Que la demanderesse a requis des soins d'hospitalisation prolongée;
27. Que la demanderesse a requis et requiert toujours à ce jour de la physiothérapie;
28. Que la demanderesse a requis et requiert toujours à ce jour des soins psychiatriques;
29. Que la demanderesse a subi des interventions chirurgicales à maintes reprises suite aux blessures subies dans l'accident;
30. Que la demanderesse ne peut subvenir à ses propres besoins et doit dépendre de l'aide des autres personnes;
31. Que la demanderesse est devenue totalement invalide suite à l'écrasement;
32. Que la demanderesse ne pourra jamais jouir de la vie comme avant l'accident;
33. Que la demanderesse est en douleurs constantes, incapable de s'asseoir, de

- s'étendre ou de marcher sans subir de malaises;
34. Que la demanderesse est incapable de marcher ou de s'asseoir pour des périodes prolongées;
 35. Que la demanderesse est incapable de travailler présentement et ne sera pas capable dans l'avenir;
 36. Que la demanderesse exigera de l'aide pour l'entretien de sa maison, de l'aide aussi pour assurer ses déplacements;
 37. Que la demanderesse a subi des dommages et réclame les montants suivants:

— pertes de salaires futurs	: \$1,500,000.00
— coûts pour soins futurs	: 1,500,000.00
— douleurs et souffrances	: 250,000.00
— perte de jouissance de la vie	: 250,000.00
— dommages esthétiques	: 100,000.00
— dommages psychologiques	: 500,000.00
— perte pour incapacité de porter un enfant	: 250,000.00
— dépenses personnelles	: 10,000.00
— perte des bagages et d'effets personnels	: 2,500.00
TOTAL	: \$4,362,500.00

38. Que les défenderesses sont conjointement et solidairement responsables vis-à-vis de la demanderesse;
39. Que la requête de la demanderesse est bien fondée en faits et en droits;
40. Que les défenderesses sont redevables à la demanderesse pour ledit montant.

Ce qui me semble le plus incroyable c'est que certaines personnes aient pu évaluer en sommes d'argent, et avec autant de précision, des handicaps et/ou des dommages physiques. J'ai des frissons dans le dos en consultant le petit livre intitulé *Barème des déficits anatomo-physiologiques*, qui a servi à m'évaluer. La méthode est simple: on fait l'énumération des pertes et on les traduit en pourcentages d'incapacités. Par exemple, si vous avez une cicatrice de 4 cm sur la face antérieure du genou gauche, l'expert feuillette son petit livre et constate qu'une telle cicatrice sur une jambe (de femme) équivaut à 2% ou à 3% d'incapacité permanente et/ou partielle.

Tout se chiffre dans cette petite bible de l'expert, et tout se nuance selon que vous êtes femme ou homme, jeune ou âgée/é, célibataire ou mariée/é, etc. Pour transformer le pourcentage d'incapacité en sommes d'argent, on se base sur le salaire de la victime au moment de l'accident et le tour est joué! À condition toutefois qu'il y ait bel et bien dommage physique car, à lui seul, un traumatisme psychologique ne permet pas de réclamer une compensation; il n'est pas quantifiable, démontrable, mesurable, alors le petit livre n'en tient pas compte. La loi ne prévoit d'indemnité pour les dommages psychologiques qu'à condition qu'ils soient direc-

tement reliés aux dommages physiques. Nos lois sont faites par des hommes bien portants, physiquement et moralement qui, comme Thomas, veulent mettre leurs doigts dans des plaies!

Le téléphone ne déroutait pas. J'ai la migraine et, surtout, la nausée.

«Tu vas être multimillionnaire! Bravo! Que feras-tu de tout cet argent?

— Tu as souffert, mais je voudrais bien être à ta place pour récolter l'argent...

— C'est payant un accident! C'est un mauvais moment à passer mais ensuite...

— N'accepte jamais de régler à moins de 3 millions. L'ami de la soeur du beau-frère de mon mari a eu un accident de voiture et depuis il regrette de ne pas avoir lutté jusqu'au bout devant les tribunaux... Vas-y!

— Quelques millions, ça console tout de même. Combien penses-tu recevoir au juste?

— Le neveu du beau-père de ma meilleure amie a fait des placements très intéressants en Suisse. Veux-tu le rencontrer?

— J'ai l'intention d'investir dans un restaurant et j'ai toujours pensé que tu serais une extraordinaire associée.

— Je te téléphone parce que je connais ta générosité; nous avons fondé une entreprise à but non lucratif mais nous manquons de liquidités pour faire marcher la boîte. Peut-être pourrais-tu...

— Écoute, je suis dans une impasse en ce moment et j'aurais besoin d'un peu d'argent... Je me suis dit qu'étant donné ta situation...

— Tu ne seras plus parlable!

— Tu devrais changer d'avocat; le tien est complètement dingue!»

Ça n'arrête pas et c'est insupportable. Que c'est laid l'argent, que c'est odieux! Je n'ai même plus la force d'expliquer aux gens que pour le moment, je n'ai pas reçu un sou. Et que ces quatre millions n'ont aucune réalité ni dans le présent ni dans l'avenir, qu'il ne s'agit que d'un moyen de pression pour que Québécois propose un règlement hors cour dans les plus brefs délais. Et que de toute façon, je renoncerais gaiement à ces millions pour retrouver ne serait-ce qu'une partie de ma santé d'antan. Qui me croirait?

Je suis prise au piège. Ne pas guérir trop vite parce que personne ne croira que la demanderesse a tant souffert. Ne pas sourire parce qu'on dira que la demanderesse va mieux. Ne pas se réjouir d'être délivrée du plâtre, du fauteuil roulant, de la marchette, de l'orthèse, des béquilles, des traitements psychiatriques, des médicaments, car toute cette belle misère est garante du montant d'argent que la demanderesse n'aura plus à gagner par un travail quotidien qu'elle adorait. Ne pas s'étonner, ne pas se plaindre d'avoir à prouver un par un les mille et un dommages que votre corps et votre état mental ont subis. Prouver que vous êtes infirme, invalide, que vous n'êtes plus bonne à rien, tout ça pour soutirer sou après sou cet argent qui vous dégoûte et dont dépend le reste de votre vie. Prouver, et prouver encore, inlassablement. Répéter et répéter encore toute l'histoire, toutes les séquences du drame que vous voulez oublier un jour mais qu'il vous faut raconter, et raconter encore aux ortho-

pédistes, neurologues, psychiatres, psychologues, chirurgiens, radiologistes, technologues, avocats, enquêteurs, plasticiens, omnipraticiens, infirmières, juristes, gastro-entérologues, nutritionnistes, gynécologues, physiothérapeutes, pneumologues, allergistes, oto-rhino-laryngologistes, obstétriciens, dermatologues. Préciser les faits, en faire la preuve avec votre propre peau, vos propres os à des gens qui ne peuvent pas ou ne veulent pas comprendre, à des gens qui sont payés pour vous faire renoncer à une partie de la poursuite.

Revivre encore et encore le drame, dans un cauchemar, dans un manuscrit, en thérapie, sur un dessin, dans une réunion de famille, chez des amis. Le raconter en long et en large à certains, le cacher à d'autres: à une nouvelle connaissance, à un chauffeur de taxi, à un enfant, pour ne pas avoir à affronter leurs réactions.

Essayer de comprendre que les gens ne comprennent rien, qu'entendre parler de millions alimente leurs rêves les plus fous au point de les rendre sourds et aveugles à ma souffrance. Me souvenir que j'ai moi aussi entretenu l'espoir de gagner à la loterie et accepter que les autres ne voient pas la différence entre la chance et la malchance. Entre l'argent qui tombe du ciel et la femme qui, elle aussi, tombe du ciel et se brise tout entière en touchant le sol, vivante parmi les cadavres, survivante parmi les autres vivants.

CHAPITRE 20

Fin juin, 1979.

Luttant dans une misère que personne ne peut imaginer sans l'avoir connue, je m'acharne à mettre les pieds au sol, à leur faire exécuter ces mouvements si simples autrefois et qui relèvent maintenant de l'exploit. Suspendue entre mes béquilles, je me concentre sur les gestes et les explications de Paula qui m'enseigne à franchir un obstacle apparemment insurmontable: les escaliers. Je m'obstine et je grimpe, les dents serrées, chancelante, terrifiée à l'idée de dégringoler mais aussi déterminée à quitter pour toujours le fauteuil roulant. Je marche sur des épines, mais à force de volonté, je recule mon

seuil de tolérance à la douleur. Je me cramponne à la vie comme la douleur se cramponne à moi. Pour combien de temps encore?

C'est la question qui me brûle les lèvres, sans que j'ose la poser à Paula. Mieux vaut rester dans le vague, quitte à ce que l'incertitude s'infilte dans tous les recoins de ma vie. Je viendrai dans ce gymnase tous les jours et tous les jours je travaillerai de toutes mes forces pendant quatre ou cinq heures, pour une période indéfinie, tant qu'il le faudra, puisqu'il n'y a rien d'autre à faire.

«Pourquoi ne retournerais-tu pas chez toi en taxi», me lance un jour Paula à la fin d'une séance. «L'ambulance, c'est pour les grands blessés, non?»

Ai-je bien entendu; un regard à Gaétan qui hoche la tête en guise d'approbation suffit pour m'en convaincre. Il sourit devant mon ahurissement.

«J'appelle un taxi, s'empresse-t-il de dire. Adieu ambulance!»

Gaétan, précieux Gaétan qui me transporte dans ses bras jusqu'à la voiture, m'installe sur la banquette arrière, place mes jambes le mieux possible, cherchant à me procurer un confort que je suis loin de trouver. Lui s'assoit à l'avant mais se tourne vers moi, protecteur. Le taxi démarre.

Les arbres filtrent le soleil de midi, d'étranges sensations s'emparent de moi, un sol s'effondre, des voitures s'empilent, une rue me saute au visage, mon siège s'envole, j'atterris quelque part dans la rue, en plein trafic.

Le chauffeur ne saura jamais pourquoi la femme qu'il dépose rue deNormanville semble si tourmentée par les moindres bruits de la vie extérieure, pas

plus qu'il ne saura que, malgré un généreux pourboire, notre trajet si familier nous coûte 45 \$ de moins que d'habitude.

Au pied de l'escalier, je m'arme de courage et Gaétan de patience; quinze minutes plus tard, j'atteins enfin la porte, non plus sur une civière, mais sur mes deux pieds meurtris, fière comme une médaillée olympique.

Une fois dans la maison, je m'écroule sur une chaise de cuisine en lorgnant avec rancune le fauteuil roulant que me propose Gaétan. «Je m'en sortirai, tu entends. Je sortirai de cette foutue chaise sur roues!»

Devant un café, Gaétan m'annonce avec ménagements que bientôt je pourrai me débrouiller sans lui et qu'il devra me quitter pour reprendre son emploi et ses études. Le coeur me manque. Encore un abandon... Encore ce mot, encore cette obsession qui me semble bien plus redoutable que la perspective d'avoir à me tirer d'affaire sans lui.

Gaétan m'habitue progressivement à son absence; il me laisse seule quelques heures par jour, ce que j'arrive à supporter tant bien que mal. Lyse est là la nuit, heureusement, quand l'angoisse me guette, tapie dans la noirceur.

Mon cher infirmier m'accompagne encore à l'hôpital pour la physiothérapie. Entre deux rampes parallèles, j'avance petit à petit. Au bout de la piste, un miroir me renvoie un moment l'image d'une femme frêle et hésitante dans laquelle je n'arrive pas à me reconnaître. D'autres patients me regardent, fascinés par la souffrance qu'exprime tout mon

corps. Deux jambes raides et lourdes, bariolées de longues cicatrices encore rougeâtres, tentent désespérément d'obéir aux ordres de Paula: «Avancez! Avancez!».

Oui, il y a un progrès: après trois mois d'agonie, j'ai enfin abandonné l'ambulance et le fauteuil roulant pour me traîner entre deux béquilles...

Gaétan espace ses visites et je fais connaissance pour la première fois de ma vie avec la vraie solitude. Je suis complètement désemparée.

Avec le temps, je commence à comprendre qu'il est inutile de lutter pour ressusciter la femme que j'étais. Je crois qu'en travaillant «d'arrache-pied», je marcherai à nouveau. Mais comment? Et pour aller où? Il faudrait que je réinvente toute ma vie.

Qu'ai-je fait jusqu'à 29 ans? Je me suis contentée d'exister, sans m'attarder un instant sur l'essence de ma vie. Je me sens de plus en plus coupable de survivre; j'ai l'impression de ne jamais l'avoir mérité.

J'ai peur de rencontrer les proches de ceux qui sont morts dans le crash; j'imagine leur révolte devant cette énorme injustice qui m'a *fait vivre* plutôt que d'autres, meilleurs que moi. J'ai eu une chance inouïe mais ma joie de vivre s'est transformée en honte de vivre.

Je sais maintenant que la femme que j'étais autrefois est morte dans l'avion; je suis en deuil d'elle. Deuil de ma santé, de ma carrière à peine amorcée, deuil de tous les sports que je ne pratiquerai plus, du confort et du bien-être que j'éprouvais à vivre dans mon corps.

Mais surtout, je suis en deuil de mon insouciance, de mon inconscience de jadis. Je n'ai plus peur de

mourir, j'ai peur d'avoir à mieux vivre, de devoir vivre à la hauteur de cette deuxième existence qui m'est miraculeusement accordée. On ne revient pas de la mort sans raison; alors pourquoi? Pourquoi moi?

Ma dépression s'accroît. Nous déménageons dans quelques jours avec Jean-Marie. Lysc a dû s'occuper de tout, elle est exténuée, à bout de force. Et je ne peux rien faire; je suis invalide, un fardeau.

Pour combien de temps encore?

CHAPITRE 21

Été 1980.

J'ai rendez-vous avec un autre médecin, pour une autre expertise, encore à l'autre bout de la ville, pour moi qui habite maintenant si loin dans l'ouest. En quittant la rue deNormanville, je croyais laisser derrière moi «le pire» des souffrances. Pourtant, si peu de choses ont vraiment changé depuis l'été dernier... et certaines pour le pire.

Depuis un an, je tourne en rond dans une situation inextricable: je réfléchis sur mon passé, je m'inquiète pour mon avenir, pendant des heures et des heures, assise dans le même fauteuil, immobile, silencieuse. Je dissimule mon angoisse et, depuis

janvier, comme je ne peux même plus décharger des torrents de larmes chez le docteur Leclair, ma psychiatre muette, mon stress ne fait qu'augmenter.

Je me regarde dans le miroir avant de sortir. Oui, certaines choses ont changé en 12 mois, sinon intérieurement du moins extérieurement. Je marche mieux, et j'ai troqué les béquilles contre la canne; c'est tout de même plus élégant... Autre chose: j'étais squelettique et voilà qu'à nouveau j'ai engraisé terriblement. À défaut d'avoir retrouvé toute ma santé, j'ai retrouvé mes vieux problèmes d'obésité que j'avais réussi à contrôler avec l'aide d'un médecin-nutritionniste pendant l'année qui a précédé le crash.

Dans le taxi, je repense à ce docteur Boileau qui le premier me questionna sur l'origine de ces troubles. À la première visite, il ne plongea pas ses yeux dans les miens: il les fixa sur mes bourrelets. «Qu'essaies-tu de me dire ou de me cacher avec cet excès de graisse?»

Peu à peu, il m'amena à comprendre que toute ma vie j'avais bu et mangé la tristesse causée par l'abandon de mon père. En sortant de l'adolescence, je m'étais lancée à fond de train dans le travail, pour effacer cet «échec», croyant que le succès d'une vie se mesurait à la somme d'énergie dépensée à produire, à plaire, à donner, à sauver la face (des autres), à ne rien refuser, à rire, à faire rire, à bouger, à avancer, à ne jamais tomber et à assister à tous les «party» du monde. Je me voulais sociable, polie, gentille, souriante, généreuse sans limites, accueillante et fine, fine, fine. Il fallait que tout le monde m'aime sinon... on allait m'abandonner.

J'avais de nombreux amis et un seul ennemi: l'alcool. C'est pourtant lui que je fréquentais le plus souvent. À quatorze ans j'ingurgitais déjà une bière comme on avale un verre d'eau. J'appris très vite à m'étourdir, pour ne plus sentir. Boire et manger devinrent mes plus grandes activités; l'alcool avait une telle valeur à mes yeux que j'avais même honte de ceux qui ne buvaient pas; j'en étais venue à les éviter. Inévitablement, mon poids augmenta. Obèse, je devins donc encore plus sociable, plus polie, plus gentille, plus souriante, plus généreuse, plus accueillante et plus fine que jamais. Car les «gros» ont également des affects disproportionnés: ils mangent gros, ils boivent gros, ils aiment gros, ils rient gros, ils parlent gros, bref, plus il y a de «soi» plus, croient-ils, on les aimera «gros».

Avec l'aide du médecin, j'ai découvert que si je le voulais, je pouvais maigrir. Et, effectivement, un an plus tard, à mon arrivée au cabinet, j'avais perdu une quarantaine de livres. Mais l'accident a dérégulé le précaire équilibre que j'avais réussi à instaurer.

J'en suis là dans mes réflexions quand le taxi s'arrête devant l'adresse du médecin. Cette fois, c'est un neurologue qu'on a mandaté pour poser un diagnostic sur ma condition.

L'ascenseur me dépose au troisième étage, juste devant la porte de son bureau. Je tends ma carte-soleil à la réceptionniste avant même qu'elle ne me la réclame et je m'assois dans la salle d'attente entre deux patients: «Seigneur, faites qu'on ne me demande pas ce qui m'est arrivé!» «Que vous est-il

arrivé?» demande la dame. Mais je suis sauvée par la réceptionniste:

«Venez, le médecin vous attend!»

À travers ses doubles-foyers, le médecin me regarde approcher en fixant mes pieds, puis mes jambes. Son regard s'arrête un long moment sur mes genoux. Enfin, une grosse voix m'ordonne: «Asseyez-vous!» J'obéis, paralysée par le silence qui suit et par la façon dont il m'examine.

«Avez-vous toujours l'habitude de vous asseoir ainsi, dites-moi?»

— De m'asseoir comment?

— Eh bien sur la fesse droite... Quel âge avez-vous?», poursuit-il en lisant le rapport du docteur Hadjipavlou où la réponse est inscrite on ne peut plus clairement. «L'interrogatoire sera long, pouvez-vous le supporter?» «J'essaierai», dis-je. Je me sens extrêmement nerveuse et vulnérable.

«Où étiez-vous assise dans l'avion?» Et ça recommence. Une fois de plus je raconte le cauchemar, je réponds aux questions, toutes plus prévisibles les unes que les autres. Sauf celle-ci:

«Pouvez-vous faire l'amour?»

— Oui, dis-je timidement.

— Par en avant? Par en arrière?»

La réponse me reste au fond de la gorge. Il continue:

«Vous arrive-t-il de caresser votre «petit Jésus»?»

— Quel petit Jésus? dis-je, offensée.

— Soyons plus précis. Voyons... hum... hum... Vous masturbez-vous? Avez-vous un petit ami?»

Je me demande jusqu'à quel point je dois répondre. Mon avocat m'a conseillé de collaborer

de bonne grâce avec les médecins-enquêteurs pour ne pas nuire à ma poursuite légale...

J'étouffe ma colère, je ravale des larmes d'humiliation, et je réponds. Il me demande ensuite de passer à la salle d'examen. «Qu'est-ce qui vous fait boiter? Utilisez-vous toujours votre canne? Montez sur la balance. Déshabillez-vous.»

Il m'observe avec un air narquois pendant que je me déshabille. Manifestement, mes réponses le laissent sceptique et mon histoire le fait sourire. Je me demande bien pourquoi.

«Faites voir vos cicatrices. C'est tout? Penchez-vous en avant. En arrière.» Et ainsi de suite pendant une éternité. «Montrez-moi vos seins. Allongez-vous. Levez la jambe. Plus haut ... plus haut.» Il lorgne ma nudité encore un moment et déclare enfin: «Vous pouvez vous rhabiller...» Ce que je m'empresse de faire, croyant en avoir fini avec lui. Mais non: «Rasseyez-vous».

Il vérifie si j'adopte la même posture que deux heures plus tôt. Son ton est de plus en plus accusateur:

«Pourquoi avez-vous débouclé votre ceinture? Autrement, vous auriez peut-être pu vous épargner quelques blessures...

— Écoutez, dis-je, cette fois sèchement, dix-sept personnes sont mortes attachées à leur banc, six ont survécu attachées à leur banc et moi, cher monsieur, je survis même si je me suis détachée quelques secondes avant l'écrasement. Faites vos statistiques, j'ai compilé les miennes.» Il change de sujet:

«Avez-vous repris l'avion depuis?

— Bien sûr que non!

— N'êtes-vous jamais retournée au travail? Vous n'avez même pas essayé? Quels médicaments prenez-vous? Pourquoi des pilules pour dormir?» Etc.

Je tolère cet insolent depuis plusieurs heures me semble-t-il. Essaie-t-il de me faire craquer? Quelle sorte de rapport va-t-il faire à la compagnie aérienne? Quelle sorte de jugement portera-t-il sur mon cas? Se rend-il compte de la gravité des blessures qu'il est en train de rouvrir? Combien d'autres experts essayeront encore de m'écraser?

En rentrant, je suis fermement décidée à retirer ma poursuite: «Je n'en peux plus, Jean-Marie! Arrête tout.» Mais mon ami m'en dissuade: «Ce sont des tactiques, Johanne. Ces gars-là n'ont qu'un seul but: t'intimider et obtenir ainsi que tu renonces à défendre tes droits. Théoriquement, les médecins sont censés être impartiaux, mais les diplômes d'honnêteté n'existent pas. Lorsque tes affaires seront réglées, tu pourras porter plainte à la Corporation des médecins du Québec. L'heure viendra où ce sera son tour de subir un interrogatoire. Sois plus forte que lui.»

— J'essaierai ... et je réussirai, si je ne deviens pas folle avant!»

Après un excellent repas, nous trinquons à «ma santé», aux talents de cuisinière de Lyse, aux discours enflammés de Jean-Marie sur les beautés de la Grèce, à notre chance de vivre ensemble depuis un an, dans cette maison si confortable. Une seule entrée, deux adresses, trois personnes et quatre chambres à coucher. De quoi faire jaser les curieux,

il en faut si peu pour déroger aux normes chères à notre belle société!

Notre vie à trois dérange beaucoup de monde. Deux femmes et un homme dans la même maison? Comment vivent-ils au juste? Y a-t-il un couple là-dedans? Une des femmes (laquelle?) et l'homme? Les deux femmes? Ou serait-ce un ménage à trois? Jean-Marie a abattu la cloison qui séparait la maison en deux; voilà qui est intrigant... Il faut voir les points d'interrogation se dessiner sur les fronts de ceux qui pénètrent chez nous. Il faut voir comment ils examinent chaque pièce et surtout les chambres dans l'espoir de récolter un indice quelconque... Les rumeurs vont bon train mais c'est le dernier de nos soucis, surtout ce soir. Il me semble que pour la première fois depuis l'accident, je ris de bon coeur. Je me détends dans la chaleur qui émane de mes amis.

Sous ses dehors de macho, Jean-Marie cache une sensibilité et une bonté qu'on peut lire sur chaque trait de son visage. Je le regarde déguster son vin et je le trouve beau comme je l'ai trouvé beau dès la minute où un ange nommé Nicole l'a mis sur mon chemin.

Et Lyse, que dire de Lyse, ma belle Indienne dont la blondeur souligne la noblesse sauvage des traits, ma belle Lyse si généreuse, si authentique, si sincère; la personne qui m'est la plus chère au monde, la plus précieuse...

Qu'aurais-je fait sans vous, sans votre amour? On dit que la maladie peut faire éclater les relations les plus longues, éroder les sentiments les plus profonds; pourtant, vous ne m'avez pas abandonnée et vous avez redoublé d'amour. Parfois, je

fantasme sur le moment où nous nous retrouverons à la fin de la journée, autour de cette table: toi Lyse comme la mère, toi Jean-Marie comme le père, et moi votre enfant. Je me réinvente un passé comme je l'aurais voulu... et je me sers de vous à votre insu pour reconstituer cette atmosphère familiale qui m'a tant manqué. Pour ne pas céder à l'émotion qui me serre la gorge, je me lance dans une série de plaisanteries invraisemblables qui déclenchent l'hilarité générale. Entre deux éclats de rire, tout à coup, on sonne à la porte. Jean-Marie va ouvrir.

«Bonsoir! Je m'excuse de vous déranger; je suis votre voisin. Puis-je entrer?» Nous l'invitons à prendre un verre de vin, intrigués par son sérieux.

«Voilà. Je crois qu'il vaut mieux vous mettre au courant: j'ai reçu cet après-midi la visite de deux enquêteurs au sujet de votre accident d'avion, dit-il en me regardant. Ils m'ont questionné durant plus d'une heure.»

La tristesse retombe sur moi d'un seul coup. Je demande à l'homme:

«Mais à quel propos? Que voulaient-ils savoir?

— Quel genre de questions vous ont-ils posées? précise Jean-Marie.

— Toutes sortes de questions. Ils m'ont demandé si vous marchiez toujours avec votre canne, si je vous avais vue transporter des paquets, quelle sorte de gens vous fréquentez, qui est la dame blonde à la voiture rouge et l'homme qui entre lui aussi par cette porte. Et bien d'autres questions de ce genre», répond-il.

Je suis abasourdie; je ne saisis pas au juste ce qui se passe et je suis tiraillée par une sorte de révolte mêlée d'incompréhension. Le voisin ajoute encore:

«Il semble que vous ayez été suivis tous les trois dans vos allées et venues; un des enquêteurs a mentionné vous avoir filmés ces deux dernières semaines.

— FILMÉS!» Je bondis d'indignation. «Mais pourquoi?»

Craignant d'en avoir trop dit, le jeune voisin qui, nous a-t-il expliqué, est engagé comme menuisier pour retaper la maison et y habite depuis quelques mois sans en être officiellement locataire, se retire.

«Pourquoi Jean-Marie? Pourquoi nous espionnent-ils?»

— Sans doute à cause de l'indemnité que nous réclamons parce que tu ne pourras plus porter d'enfant... ce genre de procès ne laisse aucune place à la compassion; s'il est question d'argent, les gens sont sans pitié. Il est prouvé que tu ne pourras plus enfanter, soit, mais tu n'es pas mariée et il te reste à prouver que tu avais le désir et l'intention d'avoir un enfant avec un homme... Ils enquêtent justement pour trouver une contre-preuve. S'ils arrivaient à établir que tu n'as pas la vie d'une mère de famille potentielle, tu pourrais difficilement prétendre à une compensation...»

Jean-Marie explique les choses les plus dégueullasses de façon si posée, si rationnelle, que je me retrouve seule avec ma colère et mes larmes d'indignation. Ah! elle est belle cette société où le ventre d'une femme n'a de valeur que s'il risque

d'être fécondé en bonne et due forme par un homme bien identifié. La famille d'abord! La femme ensuite!

Jusqu'où iront-ils dans ce jeu de massacre? Et combien de temps pourrai-je tenir le coup? Il me semble qu'à nouveau, tout m'écrase.

Impossible de dormir. La ritournelle est toujours la même. Les souvenirs affluent de mon passé. Je me souviens de la tête du représentant de la compagnie d'assurances qui a refusé de m'assurer à 18 ans quand j'ai acheté ma première voiture à Sherbrooke: «Nous avons fait enquête auprès de vos voisins, m'avait-il dit du haut de l'assurance que lui conférait son habit trois pièces. Vos parents étant divorcés, vous faites partie d'une catégorie à hauts risques sur nos routes. Il est bien connu que les enfants de divorcés sont instables... Je regrette mais notre compagnie ne peut assumer de tels risques!»

J'ai fui la petite ville de mon enfance pour précisément échapper à cet esprit de clocher, et voilà qu'en pleine métropole, on enquête encore sur ma vie privée auprès des voisins, que je ne connais même pas, comble d'ironie.

Je suis encerclée. Je ne m'en sortirai pas seule. Ni de mon passé, ni du choc de l'accident, ni de l'angoisse d'avoir tout perdu et d'avoir à vivre quand même. Je suis cernée par les médecins et les avocats. Il ne s'agit plus seulement de guérir mais de résister à ce harcèlement constant qui, même en pleine santé, me ferait craquer et qui, dans l'état où je suis, me ramène constamment à la honte d'avoir survécu. J'ai besoin d'aide. Le neurologue et les révélations

du voisin ne sont que la goutte qui fait déborder le vase. Je sais depuis longtemps que dans mon état une seconde psychothérapie est essentielle. Je n'en ai jamais parlé parce que je tenais à mon image de femme forte et courageuse, mais je suis en train de sombrer derrière mon système de défense. Il faut que j'appelle au secours. À qui m'adresser?

Bien sûr, pourquoi n'y ai-je pas pensé avant: il y a quelque temps, la chance a placé sur mon chemin une femme qui siège au conseil d'administration d'une grosse compagnie aérienne. Dès qu'elle a appris que j'avais été victime d'un crash aérien, elle s'est empressée de s'enquérir de mes problèmes psychologiques après un tel choc. Avait-elle perçu mon désespoir malgré mon silence obstiné et ma façade de femme en voie de guérison, ou savait-elle par expérience que la vie d'une survivante exige un combat quotidien et épuisant? Quelques jours plus tard, elle m'a fait parvenir une liste de cinq noms de psychiatres spécialisés dans le traitement des victimes de tragédies aériennes. Malgré mes réticences, j'avais rangé soigneusement le précieux papier dans mon manuscrit en me disant qu'un jour... Le temps est venu de m'en servir.

Cette liste a eu une autre utilité: en ouvrant mon manuscrit pour la retrouver, j'ai renoué avec mes écrits que j'avais délaissés depuis plusieurs semaines. À nouveau, j'écris. Peut-être pour essayer d'identifier toutes mes angoisses, de les décortiquer avant de les étaler chez un deuxième psychiatre, où j'irai de moi-même cette fois, sans le prétexte d'une expertise comme avec le docteur Leclair.

Peut-être aussi parce que, comme l'été dernier, j'ai besoin d'un antidote pour neutraliser la peur qui me ronge de l'intérieur, qui depuis un an change sans cesse de forme mais reste fondamentalement la même: la peur à la fois de mourir et de vivre.

CHAPITRE 22

THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

Août 1979.

Il y a un mois que nous sommes installés, Lyse, Jean-Marie et moi dans notre nouvelle maison et malgré le plaisir que je devrais ressentir à vivre ici, je suis de plus en plus découragée.

Je m'épuise en physiothérapie et seule cette fatigue de tout mon corps me permet de trouver quelques moments de repos, de m'assoupir malgré la peur de mourir qui me hante de plus en plus. De nouvelles phobies s'installent en moi. J'avais peur de l'orage: j'entendais dans le tonnerre le vacarme de l'explosion, je voyais dans les éclairs la boule de feu sous mon siège. Maintenant le moindre bruit

suffit à me terrifier, la simple vue d'une allumette enflammée m'épouvante.

Cinq mois après l'accident, ma santé continue à décliner. Je fais de petits progrès en physiothérapie et je me cramponne à cet espoir, mais la nuit je perds mes illusions et je sais que je meurs à petit feu. Je maigris constamment et j'ai la jaunisse. J'ai mal, de plus en plus mal, dans la poitrine. Je me traîne d'un spécialiste à l'autre, d'un test à l'autre et personne ne semble savoir ce qui se passe. Paula est inquiète. Je fais de l'hyperventilation et la fatigue qui m'accable lui semble anormale.

Pourtant, il y a encore un médicament qui a gardé toutes ses vertus: l'amour. En autant que je puisse aimer et être aimée, la douleur reste tolérable. Depuis le crash, ce besoin qui a toujours fait partie de moi est devenu vital. Les sourires de Lyse et de Jean-Marie dépassent en puissance le plus fort de tous mes analgésiques. La kyrielle de comprimés que je dois avaler tous les jours n'aurait aucun effet sur ma douleur sans la chaleur humaine dans laquelle je me réfugie. Je puise dans mon entourage la volonté de guérir. J'ai franchi ainsi la première étape de ma convalescence: j'ai survécu.

Ma soeur Danielle a voulu célébrer ma survie par une «grande fête d'amour»: elle a contacté tous les gens de mon passé et les a conviés à une grande manifestation de joie, de bonheur et d'amitié. Les retrouvailles ont eu lieu hier à Sherbrooke, dans ma ville natale. Deux cents personnes sont venues de partout pour moi, de mes premières compagnes à la petite école à mes plus récentes/ts camarades de travail. C'était mon premier grand voyage depuis le retour de Québec en ambulance. J'étreignais ma

première canne; et je m'abreuvais de toute cette énergie humaine que l'amour de ma soeur avait concentrée autour de moi, comme si elle devinait combien j'ai besoin de force et de courage. J'ai profité du rassemblement pour exprimer ma joie de revivre. J'ai fait lever et applaudir ma mère qui, une première fois, m'a donné la vie, ma soeur et mes frères qui l'ont agrémentée, et une quinzaine de personnes qui ont si généreusement veillé sur moi quand j'ai failli la perdre: Lyse, Jean-Marie, Bernard, Gaétan, Paula, Tantine et oncle Pierre, Nicole et Michel et d'autres encore.

Je regardais sans m'en rassasier toutes ces personnes que j'aime et que j'ai failli perdre; ces amies/is de tous les âges, de tous les genres, qui cognaient leurs verres à ma santé. Un grand nombre d'entre eux sont homosexuelles/ls et cela n'a causé aucun remous. En mon for intérieur, de toutes mes forces, je souhaitais que notre société en vienne non pas à une plus grande tolérance mais à une reconnaissance pure et simple de toutes les façons de vivre et d'aimer.

J'ai ouvert le bal, gauchement, mais bientôt suivie par tous les invités, sur une chanson de Gloria Gaynor dont les paroles ne pouvaient être plus appropriées: «I Will Survive.» Et, à ce moment précis, plus que jamais dans ma vie, j'ai décidé de vivre.

C'était hier. Aujourd'hui, la douleur qui traverse mon corps est si vive que je crains que le courage et l'espoir cristallisés dans cette magnifique fête ne suffisent pas à repousser la mort qui rôde encore autour de moi.

CHAPITRE 23

Novembre 1980.

Dans la liste des psychiatres, j'ai choisi le docteur Dienes, du Royal Victoria. Je n'en pouvais plus; ni de la souffrance physique et morale, ni des démarches légales. Il faut que je me batte contre le désespoir.

Le taxi me dépose devant le pavillon Allan Memorial. Dans le corridor, je ne croise aucun patient; seule une inscription portant le nom du psychiatre que je vais consulter me confirme que je suis au bon endroit. Agrippée d'une main à ma canne et de l'autre, à la rampe de l'escalier, je grimpe péniblement jusqu'au troisième étage. Dans la toute petite